

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

34^e ANNÉE

N° 12.

1^{er} DÉCEMBRE 1891.

Prière de renouveler l'abonnement à la *Revue spirite*, avant le mois de Janvier. — Mandat à l'ordre de M. Leymarie.

Les séances spirites du vendredi, auront lieu les 4 et 18 décembre.

LES SAVANTS ET LE SPIRITISME

Le Dr Dariex a fondé, il y a quelques mois, à Paris, les *Annales des sciences psychiques*, recueil d'observations et d'expériences. Cette revue est l'organe de la Commission pour l'étude de la télépathie. Les membres les plus en vue de cette Commission sont MM. Sully-Prudhomme, Ballet, Beaunis, Richet, de Rochas, Marillier. Ces savants et ces philosophes se proposent de faire, en France, ce qu'ont fait, en Angleterre, MM. Gurney, Myers et Podmore, auteurs des *Phantasms of the living*, et de publier, chez nous — au sujet des phénomènes que les uns nomment *télépathiques*, que les autres appellent tout simplement *spirites* — des procès-verbaux aussi précis, aussi rigoureux, que ceux édités par la *Society for psychical Research*, de Londres.

Il va sans dire que les rédacteurs des *Annales des sciences psychiques* prennent les mêmes précautions que les savants anglais pour ne pas être trompés. Ils interrogent les témoins avec la même prudence ; ils écartent tout ce qui leur paraît douteux. Les récits qu'ils recueillent et publient sont donc exacts, précis et corrects. Nous ne pouvons que les féliciter au sujet de la façon dont ils procèdent. Toutefois nous voudrions voir, chez eux, plus d'impartialité et d'indulgence pour les spirites qui, en somme, sont leurs précurseurs.

..

Il est fâcheux, en effet — non pour ceux qui sont attaqués mais bien pour ceux qui attaquent — de lire, dans cette publication, des critiques qui lui enlèvent le caractère sérieux qu'elle prétend avoir. Je n'en veux pour preuve que les lignes suivantes d'un collaborateur des *Annales des sciences psychiques*, M. Raphaël Chandos (1) :

(1) Voyez n° 4 (juillet-août 1891), p. 254.

« Jamais, dit-il, à aucune époque, le public, scientifique ou non scientifique, n'a montré une pareille bonne volonté pour l'étude des phénomènes nouveaux. Ce qui le décourage et l'écarte du spiritisme, c'est cette insouciance de la démonstration scientifique, ce mépris de toutes les règles de la rigueur expérimentale, ce mélange extraordinaire de religiosité dogmatique, mystique, poétique, qui ne ressemble pas plus à la science que les lamentations de Job à un traité de trigonométrie. A rester ainsi dans cette même adoration de soi, semblable aux fakirs qui passent des mois entiers à se regarder le nombril, le spiritisme n'a fait aucun progrès. Il est bon que des mains vigoureuses le soumettent à une critique dure, impitoyable quoique équitable. Jusqu'à présent les savants n'ont pas voulu s'en occuper ; mais peut-être reviendront-ils sur leur décision. Si des enquêtes, qui se poursuivent un peu partout, la conclusion que le spiritisme existe (nous parlons des faits non des théories qui sont toutes sans exceptions d'une bêtise peu commune) se dégage avec netteté, alors il faudra l'accepter. Si, au contraire, une critique scientifique en démontre le néant, alors, résolument, il faut jeter par-dessus bord cette superstition ridicule. Mais si nous demandons aux savants d'essayer un examen équitable, nous demandons aux spirites d'avoir le respect de la science, c'est-à-dire d'aimer les constatations, les répétitions, les démonstrations, les chiffres, les mesures, le contrôle, en un mot tout ce qui s'éloigne de la foi et ce qui se rapproche de la science.



M. Raphaël Chandos doit être très jeune. Son raisonnement le fait supposer. En effet, dire aux gens qui ont mis la science sur la trace d'une grande découverte qu'on les tient pour des imbéciles et leur dire en même temps qu'ils doivent *respecter la science*, c'est parler en véritable enfant. La conclusion que l'on peut tirer des critiques de M. Chandos est celle-ci :

La science est une église infallible. Elle n'a pas trouvé encore mais elle trouvera et c'est seulement quand elle se sera prononcée que les profanes auront le droit de faire connaître leur opinion qui, d'ailleurs, devra être celle de la science. En attendant, vous, spirites, vous lui devez le respect, car vos théories sont idiotes. Vous êtes, en effet, quoique vous ayez à votre tête des Crookes, des Wallace, des Aksakoff, etc., vous êtes des individus très inférieurs aux savants qui commencent à s'occuper, en France, de ces questions...

En réalité, raisonner de la sorte, c'est avouer naïvement que, dans notre pays, la science officielle et la religion officielle se valent ; qu'il y a autant d'intolérance, de morgue, de sottise et de mépris, pour les infidèles, chez

l'une que chez l'autre. Je me plais à croire pourtant que ce n'est pas cela que veulent prouver les rédacteurs des *Annales des sciences psychiques*. Leur collaborateur, M. Raphaël Chandos, plus zélé qu'adroit, a dû dépasser le but. Son maître, M. Charles Richet, ne l'a sans doute pas autorisé à nous traiter si peu généreusement.

..

En supposant, du reste, qu'il serait reconnu, par la suite, que les spirites étaient dans l'erreur la plus complète, il me semble que nous aurions encore droit à une certaine indulgence.

Pourquoi, en effet, les savants consentent-ils à examiner les phénomènes spirites ? Tout simplement parce qu'ils ont été amenés, malgré eux, sur ce terrain, par le récit des faits innombrables dans nos journaux et nos revues. Si le spiritisme n'existait pas, les recherches télépathiques, beaucoup plus récentes, existeraient-elles ? Assurément non. Qui aurait eu l'idée de s'y livrer ? Personne. S'il n'y avait jamais eu d'autres théories sur les apparitions, sur les revenants, que les théories du catholicisme, la science se préoccuperait-elle aujourd'hui de la question ? Ce n'est pas probable. M. Charles Richet aurait-il écrit la préface de la traduction française des *Phantasms of the living* ? Aurait-il dit, dans cette préface : « C'est la première fois qu'on ose étudier *scientifiquement* (1) le lendemain de la mort... » D'un autre côté, MM. Gurney, Myers et Podmore, auraient-ils eu l'idée de rassembler les documents contenus dans cet ouvrage, si le spiritisme n'avait pas, auparavant, montré la route à suivre ?... Non, mille fois non. Toutes les recherches des savants actuels n'auraient jamais été commencées. Il faut donc croire que le spiritisme — en supposant même qu'il serait, un jour, *jeté par dessus bord*, ce qui me paraît très difficile, n'en déplaît à M. Chandos et à ses amis — aurait eu son utilité, comme l'alchimie a eu la sienne.

Donc que les spirites soient des fous ou des sages, des savants ou des ignorants, des clairvoyants ou des aveugles, sans eux pas de télépathie. Et l'on peut ajouter aussi : Sans les magnétiseurs, pas d'hypnotisme.

..

Mais notre grand tort c'est, paraît-il, d'avoir la foi. Ce reproche est certainement plus gros, comme bêtise, que toutes les théories, réunies ensemble que le spiritisme — d'après M. Chandos — a pu faire naître. Sans la foi, en effet, quel que soit son but, il n'y aurait jamais eu de société possible. Est-ce que l'humanité est assez bien douée pour pouvoir exister sans une foi quel-

(1) Ce mot en italique dans le texte.

conque ? Reconnaissez donc que la foi est indispensable. Il est vrai quelle peut être intelligente dans certains cas et sotte dans certains autres, mais, puisque le mot a été maladroitement mis en avant par M. Chandos, qu'elle est, demanderai-je, la foi la plus imprégnée de bêtise ? Est-ce celle, vieille comme le monde, qui nous fait croire aux manifestations des esprits des morts — manifestations que notre adversaire appelle des *phénomènes nouveaux* — ou celle qui nous fait croire à l'anéantissement enseigné par quelques savants modernes ?

..

Il n'en est pas moins vrai que les théories sont *toutes, sans exceptions*, — d'après M. Chandos — *d'une bêtise peu commune*. La bêtise, en ce cas, a donné de bons résultats puisqu'elle a mis la science et la raison sur la trace de phénomènes qui auraient encore une importance considérable quand bien même ils ne démontreraient pas l'immortalité de l'esprit. Il faut, ici, savoir gré à la science de n'avoir pas trop redouté le contact de cette bêtise si utile et d'avoir bien voulu se préoccuper des faits qu'elle lui signale. Évidemment les savants ont compris enfin qu'ils avaient affaire à une bêtise spéciale et non pas à la bêtise banale et vulgaire qui s'épanouit peut-être un peu trop vivement en cette fin de siècle. Ils ont reconnu, eux aussi, la présence d'une bêtise *peu commune*. C'est déjà quelque chose.

Il vaut mieux, en effet, pour le Spiritisme, que messieurs les savants le maltraitent que s'ils le laissent dans l'oubli. Mais ils se sont trop avancés et c'est en vain qu'ils voudraient organiser contre lui la conspiration du silence. Ils ne le pourraient plus.

En même temps, ajouterai-je pour conclure, que nous approuvons leurs procédés d'investigation, — chaque fois qu'ils ne leur font pas dépasser les limites du bon sens, — et que nous méprisons parfaitement les injures que l'état de leurs nerfs leur fait, quelquefois, nous adresser ? Ils prétendent ne pas faire des recherches spirites ; soit. Il n'en est pas moins vrai que les *Annales des sciences psychiques*, de même que les *Phantasms of the living*, contiennent des faits qui, pour la plupart, peuvent être expliqués par nos théories.

En attendant qu'ils viennent au Spiritisme — car ils y viendront, lentement mais sûrement — nous ne pouvons que les remercier de la publication de feuilles comme les *Annales*. Il est vrai que plus les faits examinés par eux entreront dans le cadre spirite plus, naturellement, ils nous accableront de railleries, parce que, quoique savants, ils ne sont pas dépourvus des petites faiblesses psychiques qui entachent le raisonnement humain.

Mais ils auront beau dire, il nous restera toujours la satisfaction de pré-

tendre que nous les avons mis sur la voie, que nous les avons forcés de reconnaître qu'il y a là autre chose que de la folie et du charlatanisme, comme dans leur prétendue sagesse, ils se plaisaient à le dire, il n'y a pas encore longtemps.

ALEXANDRE VINCENT.

DOCTRINE SPIRITUALISTE DE SIR A. R. WALLACE

(Suite), Voir la *Revue* de novembre 1891 (4).

Pour tout homme dont l'intelligence n'est pas barrée d'insurmontables préjugés, rien ne saurait être plus suggestif, au point de vue spirite, que la conférence faite par Sir R. Wallace, en juillet 1887, au temple métropolitain de San-Francisco (2). Sous le titre : *Y a-t-il une autre vie ?* le savant auteur y condense en quelques pages le fruit de vingt années d'études sur l'histoire et la littérature du mouvement spiritualiste contemporain.

D'abord, pourquoi le XIX^e siècle est-il matérialiste ?

« Jusqu'au dernier siècle, chez les nations civilisées, les masses acceptaient implicitement qu'il existait pour l'homme une vie future, et dans l'homme un principe spirituel....

« La manie de la sorcellerie qui sévit pendant tout le moyen âge, progressant en intensité et en horreur, arriva au paroxysme pendant le XVI^e et le XVII^e siècle, époque où des milliers, des dizaines, peut-être même des centaines de milliers de personnes, pour la plupart parfaitement innocentes, beaucoup même bien supérieures à leurs accusateurs, furent torturées et massacrées pour avoir eu des communications personnelles avec Satan..... L'horreur, la cruauté, l'absurdité de ces persécutions conduisirent naturellement à une réaction les gens intelligents et humains, car ils virent que la plupart des choses auxquelles on croyait étaient certainement fausses ; ils en conclurent trop précipitamment que rien n'était vrai dans ces idées exaltées..... Désormais, la sorcellerie, et avec elle son fondement, la foi en l'immortalité future de l'Esprit, furent bannies comme d'indignes superstitions. »

Il y a d'autres causes :

« La croyance à une vie future fut liée, et peut-être basée sur la croyance à l'existence et à l'apparition sur la terre, à certaines époques, d'êtres spirituels ou d'esprits de morts ; puis sur des phénomènes très connus, tels que perceptions de fantômes, visions, avertissements, prédictions, etc...

« Les sorciers, selon nous, étaient des personnes favorisées de certains

(1) A la Librairie spirite, 5 fr. le volume, 6 fr. relié.

(2) Les Miracles et le moderne Spiritualisme, p. 362.

dons, ce que nous appelons maintenant des médiums ; ils furent pendant deux ou trois siècles systématiquement persécutés et exterminés. Disparaissant du monde, ils ont emporté avec eux des manifestations dont ils étaient la source et le moyen, et qui ont cessé de se produire, jusqu'à ce qu'une nouvelle génération d'individus, jouissant de ces facultés, ait eu le temps de grandir...

« La science a pénétré si loin dans les mystères de la nature, sans trouver l'esprit, qu'elle ne peut croire que l'esprit existe, tandis que les physiologistes qui ont poursuivi toutes les manifestations de l'esprit et du travail cérébral ne peuvent admettre la possibilité d'un esprit sans organe matériel correspondant... C'est à l'époque matérialiste de l'histoire de la terre, au milieu d'une société qui se vante de repousser toute superstition et d'appuyer ses croyances sur les bases de la science physique, que ce visiteur nouveau et non convié (*le moderne spiritualisme*) s'est introduit, et se maintient plein de vie depuis plus de trente ans. Il a fait son chemin dans tous les pays du monde civilisé ; il possède une littérature considérable, un grand nombre de journaux, une centaine de sociétés organisées ; il compte ses adeptes par millions dans toutes les classes de la société, parmi les têtes couronnées et l'aristocratie et dans ceux qui occupent les rangs les plus élevés dans la science, la littérature et la philosophie, aussi bien que dans les masses populaires ; enfin, pour une foule de cas individuels, il a fait ce qu'aucune religion n'a pu faire : il a convaincu les sceptiques, les agnostiques et les matérialistes endurcis de la réalité d'un monde spirituel et d'une vie future. »

Après avoir démontré la réalité et la grandeur du Spiritisme, Sir Wallace parle de ses phénomènes dont il a étudié patiemment les phases diverses. Il les divise en deux grandes classes : faits physiques, faits mentaux, et commence par établir que les premiers comme les seconds impliquent presque toujours, dans leur manifestation, l'action d'un esprit. Dans la première catégorie il énumère : les sons et les bruits de toute espèce et de toute intensité, l'altération du poids des corps, les mouvements d'objets sans contact, leur transport à distance, la lévitation de corps humains, l'enlèvement des objets de l'intérieur de boîtes scellées, le passage visible de la matière à travers la matière, etc.

Passant aux phénomènes physiques combinés avec les mentaux, il cite : l'écriture directe sur des papiers enfermés dans des tiroirs etc., entre des ardoises liées ; en lettres de diverses couleurs en l'absence de toute matière colorante, parfois en langage incompris de tous les assistants, puis reconnu par une personne étrangère au phénomène ; les dessins variés, les uns au

crayon, les autres peints à l'eau ou à l'huile; les phénomènes musicaux : pianos jouant fermés à clef; accordéon faisant entendre, sous un contact invisible, la plus belle musique; les phénomènes chimiques : charbons incandescents portés dans les mains et sur la tête des médiums, sans douleur ni brûlure; corps lumineux, d'apparence solide, dégageant une sorte de lumière phosphorescente que la chimie moderne ne peut reproduire et dont la nature lui échappe; les phénomènes de matérialisation : production temporaire de formes matérielles, mains humaines, figures humaines, enfin formes humaines entières qui ont été pesées, mesurées, photographiées, notamment par William Crookes, lequel a déclaré positivement, à la suite de ces expériences « qu'il y a des êtres spirituels qui s'objectivent temporairement ».

« Ce n'est plus maintenant une chose très rare de les voir se former, puis se dissoudre en brouillard, et finalement disparaître totalement; nous avons donc la preuve complète et parfaite que ces êtres sont des réalités. »

Puis il passe à un groupe de phénomènes qui donnent la preuve scientifique de la réalité des précédents : la photographie de ces formes, tant de celles qui ont été vues que de celles qui ne l'ont pas été.

Enfin, après les photographies vient l'admirable fait du moulage, le plus souvent avec de la paraffine fondue, de mains, de pieds et même de figures de ces êtres spirituels temporairement formés. On a obtenu ainsi « le moulage de deux mains se tenant l'une l'autre, et complètes jusqu'aux poignets. Il est d'une impossibilité physique absolue pour tout être humain d'en faire autant ».

Ici s'arrête la série des phénomènes physiques; on le voit, Sir Wallace n'en a omis aucun; chacun d'eux a subi le contrôle de ses longues et savantes expériences; et, ainsi qu'il le remarque en parlant des recherches similaires des Hare, des Edmunds, des Robert Dale Owen, « plus l'enquête était approfondie et faite avec intelligence, plus les faits fondamentaux et la doctrine en sortaient sérieusement établis ».

(A suivre.)

Commandant DUFILHOL (*en retraite*).

COMMÉMORATION DES MORTS

Pour la trente-quatrième fois, le 1^{er} novembre, nous avons renouvelé la cérémonie présidée en 1858 par Allan Kardec; nous avons offert un pieux souvenir à ce philosophe et promis de propager avec esprit de suite, la doctrine qu'il nous a léguée.

Nous devons rappeler le souvenir de tous nos frères décédés pendant

l'année 1890-1891, et c'est ce que le président a fait, après avoir parlé du Spiritisme, de son influence sur les idées, de l'évolution sociale qu'il tend à établir dans le monde. De l'existence de nos F. E. S., il a retenu l'essentiel au point de vue spirite, c'est-à-dire leur mode de propagation par la parole, par le livre, par les actes quotidiens, et c'était justice; il a terminé en formulant ce désir que les futurs présidents de ces assemblées annuelles, n'oublient pas de remplir le même mandat que le sien, en tout ce qui concerne les désincarnés de l'année courante. Un hommage bien mérité a été rendu à Mme Allan Kardec.

M. le capitaine Boule a parlé éloquemment du jour des morts, des souvenirs qu'y s'y rattachent, des pensées que créent ces souvenirs et de l'action des désincarnés sur les incarnés.

Après la lecture des prières et méditations habituelles, plusieurs médiums écrivains ont obtenu des communications de circonstance; un médium à incarnation a vu ses organes envahis par les fluides d'un esprit décédé dans l'année, et le récit de son existence que cet esprit nous a fait a vivement intéressé les assistants; nous recevions ainsi une leçon remarquable de choses.

RAPPORTS DU MAGNÉTISME ET DU SPIRITISME

Voir la *Revue* du 1^{er} novembre 1891.

14. LE FILS DU ROI. — De ce que l'homme n'appartient pas à ce monde, de ce qu'il n'y touche que par en bas, par l'extérieur, de ce qu'il n'y est pas inhérent, mais seulement adhérent, comme la force l'est à la matière, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il y soit en punition, comme on le croit généralement.

Cela peut arriver quelquefois, souvent même, je l'accorde; mais il est également possible qu'il y soit en mission, en voyage, en pèlerinage, en apprentissage.

La Kabbale (la vraie), compare l'homme au fils d'un roi que son père envoie en nourrice, puis à l'école, pour le mettre en état de tenir son rang, un jour, dans le palais de son père, et de partager son autorité et sa gloire suivant qu'il s'en sera rendu capable.

15. SCIENCE ET AMOUR. — Si nous supposons que l'homme soit un « fils de roi » en apprentissage, sa mission, en ce monde, consiste à apprendre ce qu'il devra faire étant roi.

Or, la fonction royale consiste à faire le bien des sujets: aimer, donner et pardonner.

La fin finale de l'homme ici-bas est donc d'apprendre l'amour. Pour

aimer il faut connaître ; mais la connaissance n'est que le moyen et non la fin de l'homme. Comme l'a dit sainte Thérèse, « le profit de l'âme ne consiste pas à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup ». Et Swedenborg : Le vrai sans le bien est un corps sans âme. C'est l'amour qui vivifie la vérité.

L'étude, la contemplation de la nature (bien plus que des livres) « la considération », comme l'appelait saint Bernard, l'exercice de nos facultés intellectuelles, afin de les développer, doit donc être une de nos occupations ; mais ce n'est pas la seule, ni la principale. Elle n'est même utile et efficace que par la fin que nous lui donnons.

La science *vénale*, celle qui ne porte ses vues qu'en bas, qui ne court qu'après les diplômes et ce qui s'ensuit, qui n'a de but que le profit matériel de celui qui la cultive, est une science morte et stérile.

Pour que la science devienne vivante et féconde, il faut qu'elle soit *libérale*, qu'elle soit vivifiée par l'amour. Or, l'amour a nécessairement son objet hors de soi, et le véritable objet de l'amour de l'homme est au-dessus de lui, puisque, nous l'avons vu, il n'appartient pas au monde inférieur et ne peut trouver dans celui-ci la satisfaction de ses désirs et de ses affections.

L'amour de ses semblables qui, comme lui, appartiennent au monde supérieur, est le moyen de s'élever au-dessus de sa condition terrienne et de se préparer à la vie céleste.

De même que les Éléments, par leurs groupements homogènes, forment, tout en conservant leur âme individuelle, des corps qui possèdent une âme d'un ordre supérieur ; de même les hommes, en s'unissant par l'amour et l'amitié, constituent une confrérie, une église, douée d'une plus grande puissance spirituelle, en bien ou en mal.

Aussi peut-on remarquer que l'amour est ce qui remplit le mieux l'âme de l'homme, ce qui donne la satisfaction la plus délicieuse à ses facultés supérieures, ce qui développe et exalte ses facultés intellectuelles et affectives. C'est l'amour qui donne l'esprit aux filles, et aux garçons aussi.

Le pouvoir sur ses semblables donne plus de satisfaction que les richesses ; la possession d'un animal en donne déjà plus que celle d'un champ ; le pouvoir spirituel, encore plus que le pouvoir temporel, politique.

Mais rien de tout cela n'est comparable à la plénitude d'être que fait sentir l'amour, malgré tous les efforts qu'ont faits la science et sa fille la législation pour le mercantiliser et l'avilir sous toutes ses formes.

Malheureusement, l'amour même ne peut complètement nous satisfaire, car, comme l'a dit Malherbe, « rien n'est perdurable ici-bas » ; or, il arrive toujours un moment où il faut se séparer de l'objet le plus aimé. Heureux ceux qui comprennent que cette séparation n'est que momentanée.

Si les démonstrations qui précèdent ne le font pas comprendre, leur but ne sera pas atteint. Mais peut-être aideront-elles quelqu'un plus habile ou plus heureux à en donner une preuve plus péremptoire.

16. CHARITÉ BIEN ORDONNÉE. — C'est donc par l'amour du prochain, à tous les degrés, que les « fils du roi » font leur apprentissage et se rendent dignes, en passant de classe en classe, d'orbe en orbe, comme dit Lucain, d'entrer enfin dans la maison de leur père et d'y occuper le rang auquel ils sont destinés et qu'ils auront mérité.

Mais de ce que l'homme n'est ici que de passage, il ne s'ensuit pas qu'il doive se désintéresser totalement des affaires de ce monde. Au contraire : il ne faut pas s'y borner mais il faut s'en occuper.

La fin suprême suppose des fins particulières et ne peut être atteinte que conséquemment à celles-ci et par elles. Le corps n'est pas la prison de l'âme, il en est la maison, il est l'école du « fils du roi ». Il faut donc lui donner les soins convenables, sans excès, mais sans défaut.

C'est à cette condition que nous aurons la *mens sana in corpore sano*, et que le corps solide, ferme, élastique, nous servira de point d'appui, de tremplin, en quelque sorte, pour nous élaner vers notre véritable patrie.

Les besoins terrestres satisfaits, nous devons employer notre excédent d'activité, notre « esprit surabondant », à conquérir, par les œuvres d'amour du prochain, les biens célestes. Mais, *primo vivere, deinde philosophari*. C'est la charité bien ordonnée.

17. LE MAGNÉTISME. — L'univers, avec ses trois mondes, ainsi expliqué, nous allons essayer de résoudre la question initiale : *les rapports du magnétisme et du spiritisme*.

Et, d'abord, qu'est-ce que le magnétisme ?

Nous avons vu que l'union des éléments homogènes formait des corps, dont l'âme est supérieure à celle des éléments qui les composent.

Nous venons de voir que l'union des hommes par l'amour formait également un tout supérieur aux individus isolés et exaltait les facultés intellectuelles et affectives qui étaient en eux à l'état de germe, et qui n'attendaient que ce contact des âmes pour se développer, comme les aimants réunis se renforcent mutuellement.

L'action magnétique ne diffère pas par essence de l'action amoureuse : comme elle, c'est l'union de deux éléments, de deux aimants, qui se renforcent l'un et l'autre, et, s'ils le veulent, l'un aux dépens de l'autre.

Pour expliquer, d'après les principes que nous avons vus, les effets physiques et physiologiques du magnétisme, il faudrait entrer dans des développements très intéressants, mais qui sortent de notre programme.

Bornons-nous donc à prendre une idée de ses effets psychiques ; c'est par eux principalement que le magnétisme et le spiritisme s'enchaînent, je pourrais presque dire se confondent.

De même que, par notre estomac, nous absorbons et nous assimilons les principes *matériels, terriens*, et que par les poumons nous respirons les principes *potentiels, solaires*, nécessaires à l'entretien de notre vie *naturelle* ; de même, par le cerveau, nous aspirons les principes *spirituels*, que nous tirons du monde supérieur, pour le développement et l'entretien de notre vie psychique (intellectuelle et surtout affective).

On pourrait appeler les poumons un estomac solaire : ils digèrent la lumière contenue dans l'air, comme l'estomac digère celle que contiennent les aliments. De même le cerveau peut être considéré comme un poumon spirituel, qui aspire la lumière du soleil spirituel, du *premier mobile* de Démocrite.

Bien peu de personnes connaissent cette respiration spirituelle, car personne n'y fait attention ; mais j'ai connu des somnambules très ignorantes, qui n'avaient jamais entendu parler de Démocrite, ni même de Swedenborg, qui avaient une idée très claire du soleil spirituel, et qui avaient conscience très distincte de la respiration du cerveau qui se démontre, d'ailleurs, par ce seul fait que le cerveau manifeste un mouvement analogue à celui des poumons, et qu'il n'y a point de mouvements sans cause et sans but.

18. LA LUCIDITÉ. — C'est cette lumière spirituelle, transformée par le cerveau, qui forme ce que Chardel appelle la *vie spiritualisée* — avec cette erreur qu'il la regarde comme provenant du soleil qui éclaire nos sens — ; et cette vie spiritualisée, fluide infiniment subtil, qui éclaire notre intelligence et qui, transfusée du magnétiseur dans l'organisme du sujet, y détermine cette exaltation intellectuelle qu'on appelle lucidité.

La lucidité est susceptible de plus ou de moins, elle peut aller de la non-lucidité jusqu'à l'extase. Mais, dans tous les cas, chaque fois qu'il y a lucidité le sujet voit les choses par le dedans ; il les voit dans leurs causes, dans leur correspondant du monde supérieur. De même que nous connaissons le monde inférieur par le dehors, dos à dos, nous connaissons le monde supérieur par le dedans. Nous voyons face à face les êtres de ce monde.

Pour comprendre comment la transfusion de vie spirituelle peut exalter les facultés humaines et nous mettre en rapport avec le monde supérieur, il faut se rappeler que l'homme est un monde placé entre les deux autres mondes.

Nous avons figuré l'univers par une croix. L'homme est un aimant qui en occupe le centre.

La position normale de l'aimant humain est l'horizontale. Mais il peut, par sa volonté, et encore mieux avec le secours d'une autre volonté sympathique, pivoter sur son centre et diriger son pôle positif en haut ou en bas; c'est ainsi qu'il se met en rapport plus ou moins intime avec le monde spirituel ou avec le monde naturel.

On sait qu'il y a des personnes qui, par la seule concentration sur elles-mêmes, deviennent lucides, — lucides éveillées — et qui voient ou entendent des êtres du monde supérieur.

Un bien plus grand nombre peuvent atteindre le même résultat par la magnétisation, en vertu du principe que les éléments groupés acquièrent de ce fait une âme supérieure.

Mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que les éléments soient homogènes. C'est pourquoi telle personne qui n'est pas lucide avec tel magnétiseur, l'est avec un autre qui lui est plus sympathique.

C'est aussi pour la même raison que, généralement, plusieurs magnétiseurs, loin de s'aider, se nuisent. Il en est de même de plusieurs médiums typtologues.

Je dis *généralement*, car il y a des exceptions, et il y a même moyen de les rendre plus nombreuses. Mais cela, loin d'infirmes les principes, les confirme.

19. LA MÉDIUMNITÉ. — Nous pouvons maintenant voir le point de contact du spiritisme et du magnétisme, le lien qui les unit.

Les médiums spirites ne sont autre chose que des sujets du premier genre dont nous venons de parler; ils sont susceptibles d'entrer en rapport avec le monde spirituel directement ou indirectement.

Indirectement, lorsqu'ils sont obligés de recourir à un corps intermédiaire, une table ou tout autre objet pour entrer en communication avec les esprits.

Directement, lorsqu'ils écrivent sous l'impulsion des esprits ou sous leur inspiration; lorsqu'ils les voient, les entendent ou les sentent; lorsqu'ils leur prêtent leurs organes pour se communiquer, etc.

20. SPIRITISME OU HYPNOTISME. — La lucidité magnétique et la médiumnité spirite nous mettant l'une et l'autre en communication avec les êtres qui appartiennent au monde supérieur, il s'ensuit clairement que le magnétisme est une branche du spiritisme, ou pour mieux dire, que les deux objets ne font qu'un: leur but et leurs résultats sont les mêmes; ils ne diffèrent que par le degré de spiritualité et par les procédés employés pour l'atteindre.

Bien loin que les phénomènes spirites soient, comme le prétendent les

hypnotiseurs et les mages modernes, d'ordre physiologique, ou même pathologique, c'est-à dire d'ordre matériel, ce sont, au contraire, la plupart des phénomènes magnétiques et mêmes quelques-uns des phénomènes hypnotiques, qui sont d'ordre spirituel.

Ces conclusions se prouvent, en dehors des démonstrations rationnelles que nous venons de voir, par le témoignage des somnambules et des médiums, qui voient, entendent, décrivent les esprits; et par les facultés plus qu'humaines dont ils font preuve dans l'état somnambulique et médianimique.

Je n'ignore pas que les savants positivistes regardent comme nuls et sans valeur les témoignages des médiums; ils ne veulent rien croire sur parole, disent-ils. Il est bon de remarquer qu'ils croient sur parole beaucoup d'autres personnes qui ne sont pas plus dignes de foi, à commencer par leurs maîtres, les historiens, les voyageurs, etc.

Mais on ne leur demande pas de croire sur parole; on leur conseille simplement: 1° de ne pas se mettre en contradiction avec eux-mêmes en niant *a priori* ce qu'ils n'ont pas vu et même ce qu'ils ont vu; 2° d'observer impartialement et de se placer dans les conditions physiques et dans les dispositions psychiques requises pour voir; 3° de respecter plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'à ce jour, les gens qui ne partagent pas leurs opinions s'ils ne veulent pas qu'on leur rende, avec usure, la monnaie de leurs pièces. Car rien ne serait plus facile, on doit s'en apercevoir.

21. AMES OU DÉMONS. — Au sujet de ces êtres avec lesquels nous pouvons entrer en communication par les procédés magnétiques et spirites, nous rencontrons sur notre chemin d'autres adversaires que les matérialistes.

Il s'agit de savoir quels sont ces êtres qui se communiquent à nous.

1° Pour les savants la question n'est pas embarrassante: ils nient les faits;

2° Pour les néo-théosophes, elle est bien vite tranchée: ce sont des élémentals. Quant aux preuves de leur assertion, il ne faut pas leur en demander: le *magister dixit* est le premier et le dernier mot de leur science. Ils sont engagés par serment, disent-ils, à ne pas divulguer leurs secrets. Serment bien superflu!

3° Certains catholiques soutiennent que ce sont les démons, les mauvais anges, qui interviennent dans toutes les opérations magnétiques et spirites, et non les âmes des morts.

Quoique le nombre de ces catholiques paraisse diminuer rapidement, depuis que l'on observe avec plus d'attention, comme il y a dans leur opinion une part de vérité, il convient d'en tenir compte.

Assurément, ce ne sont pas toujours les âmes des morts, et surtout, pas

toujours celle que nous évoquons et qui nous répondent, qui se communiquent.

Les âmes, après la mort, appartiennent au monde spirituel, mais elles n'en sont pas les seuls habitants. Pourquoi d'autres ne se communiqueraient-ils pas quelquefois ?

Or, il ne nous est pas toujours facile de constater leur identité : nous ne distinguons leurs corps des autres dans les cimetières que par les indications que nous y mettons. Il n'est pas si facile d'étiqueter les âmes.

Toutefois, pour beaucoup de raisons, et aussi de faits dans le détail desquels je ne puis entrer ici, en règle générale, pour un observateur impartial, attentif et expérimenté, ce sont des âmes de morts qui se communiquent ordinairement.

22. PARADIS ET ENFER. — L'objection que soulèvent quelques catholiques, sur ce point, consiste à dire que les élus ne voudraient pas redescendre ici bas pour se communiquer à nous, et que les damnés ne le pourraient pas, parce que Dieu ne leur permettrait pas de sortir du lieu de supplice où ils subissent leur peine.

Cette objection suppose que le paradis et l'enfer sont des *lieux*, — le catéchisme le dit, d'ailleurs, — mais cette opinion est contradictoire avec l'idée de l'âme qui, étant inétendue, n'a pas de lieu ; elle l'est également avec les plus saines traditions de la théologie, depuis les Pères de l'Église jusqu'à ces derniers temps, qui nous disent que le paradis et l'enfer ne sont pas des *lieux*, mais des *états* de l'âme.

Le paradis ou l'enfer sont *en nous*, même dès ce monde ; c'est nous qui les y mettons par nos pensées, nos paroles et nos actions. Après comme avant la mort, nous les portons avec nous, malgré nous, partout où nous allons. L'esprit qui se communique spiritement se présente à nous avec son paradis ou son enfer.

Quant aux mauvais anges, il est possible et même probable qu'ils interviennent quelquefois ; mais il n'y a pas plus de raisons pour qu'ils viennent à nous que les bons : si les mauvais s'intéressent à notre perte, des bons s'intéressent à notre salut ; et, les uns comme les autres, ne peuvent rien sur nous qu'autant que nous le voulons bien et que nous leur en fournissons les moyens.

23. CONCLUSION. — Il peut n'être pas sans inconvénient de se livrer aux pratiques spirites — où trouve-t-on des médailles sans envers ? — mais il ne faut pas s'exagérer ces inconvénients, et, sous prétexte de les éviter, se priver des avantages qu'on en peut tirer. On risque de recevoir une toile sur la tête en circulant dans les rues ; mais ce n'est pas une raison pour rester

enfermé chez soi, car, supposé que la maison ne s'écroule pas, on y ruinerait infailliblement sa santé faute d'air et d'exercice.

Il s'agit donc de déterminer les avantages et les inconvénients des pratiques magnétiques et spirites, et de chercher les moyens de profiter des uns tout en évitant les autres le plus possible.

Si le spiritisme n'est pas une science, comme on le prétend, il peut du moins le devenir, car il y a dans l'étude de ces phénomènes les matériaux d'une science. Mais je crois que la science spirite est aussi avancée, sinon plus, que toutes les autres ; car ses principes sont mieux établis, plus évidents, nous croyons en avoir fourni la preuve. Il ne s'agit que de les développer, en tirer les conséquences et les appliquer.

En terminant cette trop longue conférence, je ne puis donc qu'approuver la *Société de spiritisme scientifique* d'avoir assumé la tâche d'élucider ces problèmes ; l'encourager à poursuivre son œuvre, et la remercier de la bienveillante hospitalité qu'elle m'a accordée pour vous exposer quelques-unes de mes idées.

Quant à vous, Mesdames et Messieurs, je ne saurais trop vous remercier de l'indulgence et de l'attention soutenue avec lesquelles vous avez bien voulu écouter un conférencier d'occasion, qui n'est pas orateur et qui ne veut pas le devenir, ce qui est pire.

Je ne vous ai certainement pas amusé, je n'en ai même pas eu l'intention et le sujet n'y prête guère. Vous ai-je enseigné quelque chose que vous ignoriez ? Je le souhaite, afin que votre temps ne soit pas perdu. Quant à moi, je n'ai pas perdu le mien, car, si je n'ai pas fait preuve de capacité, j'ai du moins fait preuve de bonne volonté. Or, les bonnes intentions sont toujours profitables, au moins spirituellement, à celui qui fait son possible pour les réaliser.

ROUXEL.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 12 novembre.

Président : M. Leymarie ; secrétaire : M. Puvis.

Membres présents : Mme Poulain, MM. Auzanneau, Bouvéry, Boyer, Gabriel Delanne, Laurent de Faget, Mongin et Warchawsky.

MM. Papus et Camille Chaigneau ont répondu par lettre à la question mise à l'ordre du jour.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président informe le Comité que la Société de librairie spirite a décidé de faire don, au comité de propagande, d'une somme de cent francs.

M. Auzanneau, trésorier, au nom du comité, prie M. Leymarie de transmettre ses chaleureux remerciements à la Société de librairie spirite.

La situation financière à ce jour est réglée par MM. Auzanneau et Warchawsky. Le prochain procès-verbal en donnera le compte-rendu.

M. le Président donne lecture des lettres qu'il a reçues de divers membres du Comité en réponse à la question mise à l'ordre du jour, question qui peut se résumer ainsi :

— Le Congrès de Bruxelles en 1894 sera-t-il spirite et spiritualiste comme celui de 1889 ou seulement spirite ?

Sur 36 membres dont se compose actuellement le Comité de propagande, 27 ont fait connaître leur réponse.

10 ont voté pour que le Congrès soit spirite et spiritualiste : MM. Papus ; Georges, de Marseille ; Sirven, d'Alais ; Houart, de Liège ; Sausse, de Lyon ; Vincent, de Vaux-sur-Aubigny ; Monclin, de Reims ; Camille Chaigneau ; Bouyer, de Figers ; Bouvéry.

16 ont voté pour que le Congrès soit seulement spirite : Mme Poulain, MM. Gardy, de Genève ; Thibaud, de Bordeaux ; Déchaud, publiciste à Alger ; Léon Denis ; Puvis ; Nozeran, de Nice ; Warchawsky ; Laurent de Faget ; Boyer ; Leymarie ; Mongin ; Gabriel Delanne ; Auzanneau ; Croze, de Rochefort.

MM. Cadaux, de Toulouse et Martin, de Bruxelles, ont écrit, mais n'ont pas formulé nettement leur avis sur la question.

MM. Nozeran, Caron et Vincent ont de plus fait savoir que leurs occupations les obligeaient à leur plus grand regret, de résigner leurs fonctions de membre du Comité.

MM. Gabriel Delanne et Auzanneau ont en outre demandé qu'il soit bien spécifié que bien que n'étant pas appelées à organiser le Congrès, les diverses écoles spiritualistes seraient invitées à prendre part à ses discussions.

M. le président donne également lecture :

1^o D'une lettre de M. Metzger qui donne son avis officieux et se prononce nettement en faveur d'un Congrès ouvert à toutes les écoles spirites et spiritualistes ;

2^o D'une lettre de M. le Commandant Dufilhol signalant les agissements de certains partisans de l'école occultiste qui ne cessent de diriger contre les spirites des attaques aussi peu déguisées que peu mesurées.

M. René Souchet, spirite militant présent à la séance, invite à faire connaître sa manière de voir, dit qu'il se rallie aux opinions exprimées par M. Metzger, mais avec une restriction qui mettrait les occultistes, dans l'impuissance de nuire..

A la suite des explications données par MM. Gabriel Delanne et Auzanneau sur la portée de leur vote, la plupart des membres présents déclarent que s'ils veulent un Congrès spirite, c'est-à-dire organisé par des Spirites, ils ne prétendent pas en exclure les personnes qui, bien qu'appartenant à des écoles spiritualistes feront acte d'adhésion à son programme.

M. Laurent de Faget se faisant l'interprète de la plupart de ses collègues présents, déclare énergiquement qu'on ne peut pas toujours tourner sur place et qu'il y aurait manque absolu de dignité à confier l'organisation du Congrès à des adversaires acharnés qui ne veulent nous embrasser que pour nous mieux étouffer. Les spirites, ajoute-t-il, sont et doivent rester maîtres chez eux.

C'est aussi l'avis de MM. Mangin et Delanne. Leur vote n'implique cependant aucune pensée d'ostracisme, mais simplement de préservation.

Il est à remarquer d'ailleurs que les membres du Comité n'habitant pas Paris, moins bien éclairés que leurs collègues de Paris sur les raisons qui avaient motivé la question, ne l'ont pas et ne pouvaient pas l'envisager sous le même aspect.

De là la divergence qui s'est produite de part et d'autre dans les votes.

M. Gabriel Delanne serait d'avis qu'on posât de nouveau la question en en modifiant les termes. Pour lui, il veut que le Congrès soit spirite, et non seulement il ne s'oppose pas à ce qu'on y admette les partisans des écoles ayant pris part au Congrès de 1889, mais il demande expressément qu'on les y invite.

M. Bouvéry proteste contre une telle proposition qui, dit-il, est inacceptable et pourrait sembler injurieuse aux écoles en cause.

M. Mongin dit qu'en somme la question n'intéresse pas que les membres du Comité, mais aussi et à un titre égal, tous les spirites, tous ceux en un mot qui donneront leur obole pour le Congrès. Ce sera donc à eux de donner leur avis définitif, six mois avant l'ouverture du Congrès, et c'est cet avis évidemment qui devra prévaloir.

M. Gabriel Delanne rappelant les idées si sages émises dans sa lettre par M. Léon Denis, pense être l'interprète de la réunion, en proposant d'écarter décidément la question comme prématurée et de la renvoyer à un an.

Cette proposition mise aux voix, est acceptée à l'unanimité.

Avant de se séparer, et sur la proposition de son président, le Comité décide de combler les vacances qui se sont produites dans son sein en nommant comme membres nouveaux :

MM. Metzger, de Genève ; le Commandant Dufilhol ; René Souchet et le capitaine Boulle, tous à Paris ; la séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire, PUVIS.

UNE SÉANCE SPIRITE A BLOIS

Mon cher Monsieur Leymarie, je vous adresse la copie du procès-verbal d'une séance spirite digne de tout intérêt, qui a eu lieu à Blois chez M. Imbert, artiste sculpteur, homme bien connu, non seulement pour son talent, mais aussi pour son dévouement intelligent à la cause spiritualiste. Il était assisté par M. Gebhart, homme très lettré et pour lequel les sciences magnétiques, hypnotiques et spirites n'ont pas de mystères. La séance a eu lieu le mardi, 6 octobre, à 8 heures 1/2 du soir. Étaient présents : MM. Bourdin, négociant ; Gebhart ; Imbert. Les médiums étaient Mme Imbert, M. F. et M. Porcheron.

La chaîne est formée au début de la séance par les trois médiums, sur un guéridon pesant de 6 à 7 kilogrammes. La chambre où se passent les expériences est éclairée par une lampe placée sur un meuble et une bougie posée sur le plancher. MM. Bourdin, Imbert et moi (M. Gebhart rédacteur du présent procès-verbal) assis dans les intervalles laissés entre les médiums, exerçons une surveillance incessante. Le guéridon s'agite aussitôt et glisse

en tournant. Les mains se tiennent levées à 15 centimètres au-dessus du plateau. Le guéridon frappe un coup. Les mains s'abaissent et s'appuient de nouveau, puis on les relève et chaque fois qu'elles sont relevées un coup est frappé de plus en plus fort. Cette manœuvre est répétée dix ou douze fois. On fait l'obscurité. La lumière qui passe au-dessous d'une porte, toute faible qu'elle est, permet cependant de distinguer le guéridon et les assistants. On reforme la chaîne sur le plateau du guéridon qui s'agit à l'instant et se meut. Les médiums relèvent leurs mains et le mouvement continue sans interruption. Les médiums sont obligés de se lever pour suivre le guéridon qui se dirige du côté de M. Imbert, il l'atteint et s'appuie sur sa jambe, puis il penche du côté de Mme Imbert et la touche, et enfin il vient sur M. F... Les mouvements du guéridon ont rompu la chaîne qu'on ne se presse pas de rétablir. Nous sommes tous assis, tous nous formons un cercle dans lequel se meut le guéridon, tantôt glissant, tantôt franchissant avec des sortes de petits sauts les inégalités du plancher. Il va ainsi en avant, non seulement sans le moindre contact des médiums, mais à distance de ceux-ci dont les mains restent appuyées sur leurs genoux. Le guéridon atteint M. F..., il s'arrête contre sa jambe, s'incline et le frappe à coups redoublés, doucement, sans lui faire aucun mal. Je profite du passage du guéridon devant moi pour mouvoir rapidement et à deux reprises ma main droite au-dessus et autour de lui, et pour le suivre pendant quinze ou vingt secondes en touchant le plateau du doigt. Malgré ma pleine confiance dans la loyauté et la bonne foi des assistants, je me sais bon gré de ce contrôle qui a fortifié ma conviction. M. F..., se trouvant incommodé, réclame la lumière, ce qui est fait. La chaîne s'est reformée sur le guéridon et nous cherchons à obtenir une communication intelligente. Le guéridon frappe plusieurs fois à l'appel de la lettre A et nous renonçons à en tirer autre chose. M. F..., bon somnambule, est endormi par M. Imbert. Il demande la continuation des passes « pour voir plus clair » dit-il. L'obscurité est faite de nouveau. Bientôt M. F..., interrogé par M. Imbert, nous dit qu'il voit vers le centre du plateau du guéridon une lumière dont le volume et l'éclat augmentent. Elle a la forme d'une boule, elle est blanche et légèrement verdâtre. Le médium Porcheron croit la voir également, mais il est peu affirmatif. M. F..., que l'on continue d'interroger, voit à la place de la lumière deux esprits, une jeune femme de 27 ans et un petit garçon de 7 ans. Ils les décrit ; ils sont là, ils sourient. La jeune femme appuie sa main sur l'épaule de M. Imbert qui reconnaît sa belle-sœur et son fils morts il y a quelques années. Ce sont ceux qui ont fait mouvoir la table. D'autres esprits passent et ne s'arrêtent pas.

Le médium est fatigué, il se plaint du froid, bien que la sueur inonde son visage. La lumière remplace l'obscurité et M. Imbert réveille M. F...

Un peu avant de clore la séance, nous voulons essayer de déplacer et de faire mouvoir, à distance et sans contact, de petits objets inanimés. Je place sur le guéridon un porte-crayon en métal blanc pesant 20 grammes environ. Nous prenons place autour du guéridon, sans le toucher ni avec les mains, ni avec les pieds. Au bout de quatre ou cinq minutes, le porte-crayon roule sur lui-même, parcourt un espace de 5 à 6 centimètres et revient exactement à sa place. Une allumette en bois lui succède, elle tourne sur elle-même comme autour d'un axe avec un écart de 40, puis de 90 et enfin de 130 degrés, tout à fait dans le sens de l'aiguille d'une montre. Après cette expérience dont nous avons été complètement satisfaits, nous essayons de produire la lévitation du guéridon. Les médiums forment la chaîne en appuyant leurs mains sur le plateau et aussitôt que le guéridon s'agite, ils essaient de lever leurs mains avec ensemble. Ils déclarent sentir une sorte d'adhérence, le bois paraît collé à leur paume, le guéridon se soulève sur un pied de 3 à 5 centimètres, et retombe abandonnant comme à regret les mains des médiums. Répétée trois fois, l'expérience donne les mêmes résultats. M. Bourdin demande à la table de faire entendre des coups ou des craquements. Après deux ou trois minutes d'attente, de légers craquements se font entendre vers le milieu du plateau. Les mains sont enlevées et les craquements continuent sans aucun contact. Nous ne saisissons pas cependant le rythme demandé par l'un des assistants et que celui-ci croit percevoir. L'heure avancée nous oblige de lever la séance.

Il s'est produit dans le cours de cette soirée, ajoute M. Gebhart, des faits certains, sévèrement contrôlés et tout à fait de nature à convaincre des personnes qui les auraient vus pour la première fois : mouvements de progression du guéridon sans contact, et à distance des médiums, craquements, adhérence du guéridon aux mains, déplacement de petits objets. Nous avons constaté l'action puissante de l'obscurité sur les phénomènes, le refroidissement de l'air, la sensation de fraîcheur précédant la production de ces mêmes phénomènes, ainsi que j'en avais été témoin chez vous chaque fois que j'assistais à vos expériences de déplacements d'objets sans contact. M. F..., notre complaisant médium, ainsi que Mme Imbert, ont contribué pour beaucoup à l'intensité des phénomènes. M. Porcheron a aussi sa part dans le succès de la soirée.

Cette séance de nuit, dont M. Gebhart rend compte d'une façon si simple, si dépourvue d'emphase et en même temps si pleine d'intérêt, m'a été aussi d'une grande utilité en ce qu'elle a prouvé que le déplacement d'objets

inanimés, à distance et sans contact, sous l'influence de la force psychique projetée hors des sujets, ne repose pas sur des illusions, mais bien sur la réalité, puisque d'autres personnes ont pu, de leur côté, obtenir exactement les mêmes effets. Les déplacements du guéridon fournissent, d'une manière plus convaincante encore, la preuve de la grande puissance de la force psychique, ils prouvent aussi que des intelligences occultes peuvent fort bien intervenir dans la production de ces faits renversants.

La soirée du 6 octobre n'est pas seulement une grande victoire pour les opérateurs, c'en est une également pour la science.

HORACE PELLETIER,
conseiller d'arrondissement, officier d'Académie
à Condé, par les Montils (Loir-et-Cher).

A PROPOS DE LA DIVINATION

QUID ? QUOMODO ?

J'aime à convenir que c'est toujours un nouveau plaisir pour moi, en coupant un numéro de la *Revue*, d'apercevoir au coin d'une page la signature de son honorable correspondant, M. Horace Pelletier. Bon, me dis-je, il a encore fait chasse en battant les buissons dans le curieux domaine qu'il explore à Condé, et il va nous offrir le résultat de sa dernière battue, accommodé à une sauce de sa façon agréablement relevée de points d'interrogation pour stimuler l'appétit — la curiosité, l'attention si vous préférez.

Et, ma foi, je me régale, non toutefois, je dois l'avouer, sans un arrière-regret, celui-ci : Je regrette que notre alerte chasseur, au lieu de siéger au Conseil de son arrondissement, ne siège pas au Conseil de nos sacheurs de la science officielle, j'entends à l'Institut. Il pourrait nous rendre compte, avec sa gauloiserie habituelle, des ahurissements variés de tous ses vénérables confrères à la vue des lièvres, des X., des problèmes qu'il ferait lever en braconnant dans leurs théories et qui y sommeillaient paisiblement à l'insu des dits vénérables, de fiers chasseurs pourtant devant l'Éternel.

Il y aurait là, me semble-t-il, les éléments réunis d'un petit tableau *suivi* *generis* à peindre sur le vif et à vulgariser par l'imagerie pour l'édification de nos futurs bacheliers, licenciés, agrégés *ès-eccei* ou *ès-cela*. Sans parler du surplus, le nez seul de M. Renan, déséquilibré sur sa base monumentale (1), leur donnerait à réfléchir sur la valeur intrinsèque de quelques

(1) Pour justification de la plaisanterie, prière au lecteur de relire avec quelque attention, entre autres chapitres de la *Vie de Jésus*, le XIII^e (miracles) afin de juger de l'élégance et de la légèreté de main avec lesquelles le prestigieux auteur de ce joli roman escamote les problèmes qui déroutent... sa philosophie.

articles du syllabus scientifique, qu'ils pourraient avoir gobé *sicut panis angelorum*, les yeux fermés.

Dans la dernière note qu'il adresse aux lecteurs de la *Revue* (octobre), M. Pelletier pose cette question à brûle-pourpoint : Doit-on avoir foi dans les bohémiens ou bohémiennes diseurs de bonne aventure? Il est vrai qu'il la fait suivre de la relation de deux faits tendant à faciliter la réponse.

Si c'est un plébiscite sur cette matière qu'il désire provoquer, je m'inscris comme votant. Faut-il avoir foi?... Je réponds carrément oui, au risque de donner la colique à M. de Fonvielle et d'exaspérer sa spiritophobie. Seulement m'est avis que, ici comme ailleurs, il faut se garder de la foi du charbonnier. La candeur est charmante, malheureusement elle est cousine germaine de la duperie, et les dupeurs poussent comme champignons sur le terreau de notre globule.

Le décompte fait des industriels, nomades ou tenant cabinet ouvert de divination, qui exploitent la curiosité des simples, il reste la catégorie des véritables *voyants*, doués d'une faculté exceptionnelle de perception des choses et l'exerçant à une portée et dans un domaine inaccessibles à la vision ordinaire.

La *vue spirituelle* est désormais un fait indiscutablement acquis. Les preuves abondent, surabondent. Il y a quelques années seulement, admettre la chose, c'était puérilité. Aujourd'hui, la puérilité est de la nier sans autre forme de procès. Il en est de la vue spirituelle comme du quatrième état de la matière, de la force psychique, de la transfusion de la volonté, elle est parce qu'elle est. Il ne s'agit, pour s'en assurer, que d'instrumenter avec des sujets remplissant les conditions voulues ; — je le regrette pour la cervelle de M. de Fonvielle et la quiétude de ses lecteurs.

Mais la question posée par M. Pelletier est plus complexe qu'elle ne paraît l'être au premier coup d'œil. En la pressant, on en ferait sortir pas mal d'autres. Je presserai doucement, sans abuser de l'occasion.

Ainsi, la vue spirituelle, comment expliquer cette dérogation aux lois connues de la vision? Les explications ne manquent pas, mais reste l'embarras du choix à faire. A mon humble avis, de toutes les explications fournies à ce jour, il n'en est pas, tant pour la logique que pour la clarté d'exposition, de plus satisfaisante que celle donnée avant toute autre par Allan Kardec dans la *Revue* de 1864 (n° d'octobre) : 1° selon lui, la vue spirituelle est due au dégagement momentané du périsprit qui, par sa propriété rayonnante, permet alors à l'âme de percevoir les choses au-delà de l'horizon auquel elle est limitée dans l'état ordinaire; 2° cette faculté de dégagement tient essentiellement à la constitution des personnes qui la possèdent;

3° les moyens empiriques auxquels la plupart ont recours en pareil cas, carafe, verre d'eau, tasse, assiette, cartes, creux de la main, etc., ne sont que de simples accessoires ayant pour effet d'aider la pensée du voyant à se concentrer sur elle-même et à s'abstraire du monde sensible. La preuve en est qu'il se rencontre des voyants qui n'ont nullement besoin de procédés préparatoires pour exercer leur faculté. Une preuve supplémentaire, c'est que ces procédés, pour ceux qui en usent, varient d'individu à individu, depuis l'emploi d'objets réfléchissant vivement la lumière jusqu'à ceux qui l'absorbent, en passant par toutes les gradations — du cristal au marc de café.

Autres questions : Je prends le fait relaté par M. Pelletier. Une dame pleure la mort de son fils, persuadée qu'il a été tué par une balle prussienne. Survient une bohémienne qui, dans un vase d'eau, voit l'image « d'un château et d'un bel officier se promenant dans un parterre devant le perron de ce château ». Elle fait une description des plus minutieuses et du château que la dame ne reconnaît aucunement parmi les châteaux de sa connaissance et du promeneur dans lequel elle croit reconnaître son fils. A quelques jours de là, une lettre du fils à la mère, puis leur réunion dans le château décrit, prouvent à cette dame que la bohémienne avait dit vrai et vu clair à cinq lieues de distance.

Fort bien, mais le monde est grand. Comment se fait-il que la vue de la bohémienne ait pris en droiture la direction de ce château et s'y soit arrêtée net quand elle pouvait prendre toute autre direction et pousser beaucoup plus loin ? Nouveau pourquoi, nouveau comment. Sa vue spirituelle a-t-elle été dirigée et arrêtée à point par un Esprit ami de la mère ou du fils ? Ou plus simplement, a-t-elle été guidée instinctivement par un courant fluïdique allant de l'une à l'autre et les reliant dans la vie ? Dans un autre ordre de recherches, les faits de sympathie et de télépathie ne semblent-ils pas confirmer l'existence de ces sortes de courants, surtout entre personnes du même sang ?

Mais voici où, pour moi, le problème tourne à l'énigme indéchiffrable, c'est lorsque la *discuse de bonne aventure*, simple enfant de la nature fort mal dégrassée, tout à fait étrangère à la personne qui la consulte, lui prédit des événements futurs, successifs, éloignés, où il ne s'agit plus de voir, mais de prévoir, où le calcul des probabilités n'a rien à faire, et qui se réalisent ponctuellement. Mais d'abord, est-ce possible ? Pour ma part encore, je répondrai : oui, tant qu'il ne me sera pas démontré que le hasard, pour intriguer son monde, a combiné, en véritable artiste, les éléments des faits suivants dont je garantis la parfaite exactitude.

La mère de ma femme, unie depuis peu à un mari tout à sa convenance, jeune, jolie, spirituelle, laissait gaiement couler sa vie, assez agréablement dorée du reste, sans se soucier de l'avenir. Une après-midi, étant allée rendre visite à Mme D., la mère d'un de nos sénateurs (Haute-Marne), elle la trouva, en compagnie de plusieurs autres dames, s'amusant à se faire dire la bonne aventure par une bohémienne de passage, au teint cuit et recuit par le soleil, comme celle de M. Pelletier. Puisque vous voilà, à votre tour, ma belle dame, dit en riant Mme D., dégantez-vous, tendez votre blanche main à cette noire sœur de Belzébuth, elle y lira une foule de choses; vous verrez, c'est très amusant.

— A quoi bon? Sornettes, fariboles, sottises que tout cela, répondit Mme Oud... (la mère de ma femme).

— Point, point; chacune de nous a eu son paquet, il faut que vous ayez le vôtre, n'est-ce pas, Mesdames?

— Oui, oui, fut-il répondu en chœur, autrement, chère dame, vous auriez le droit de vous moquer de nous.

Mme Oud... essaya de nouveau d'esquiver la corvée. On insista. De guerre lasse, elle dut tendre sa main à la sorcière. Celle-ci *parut* en examiner les lignes pendant quelques instants, puis, fixant Mme Oud... : « Madame, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que vous aurez trois maris et trois enfants. »

— Ma bonne, trois enfants passe encore, mais trois maris, c'est deux de trop; je vous les laisse pour compte, gardez-les pour vous.

— Madame, vous aurez trois maris et trois enfants; répéta la sibylle ambulante. Puis elle fit gravement sa récolte de piécettes et de gros sous et décampa.

Elle partie, la dame aux trois maris fut mise sur la sellette et essuya toutes les plaisanteries de circonstance y ajoutant elle-même gaiement son grain de sel.

Rentrée chez elle, elle conta la chose à M. Oudin : nouvelle occasion de rire. Après quoi, on n'y pensa plus. La prédiction s'en alla grossir le tas des paroles en l'air.

Deux ans après, Mme Oud.. perdait son mari, enlevé par une rapide maladie de poitrine. Restée veuve dans toute la fraîcheur de sa jeunesse, tournée comme une des trois grâces, ayant de fort beaux yeux et sa cassette ne les ayant pas vilains, elle devint le point de mire de plus d'un regard et d'une aspiration. Conséquence assez naturelle en pareille situation, elle finit, jeunesse aidant, par faire son choix parmi les aspirants. Elle devint Mme Magn... et de cette union naquit un enfant qui ne vécut pas.

Après huit ans d'accord parfait avec M. Magn., elle restait veuve une

seconde fois, se croyant et se disant radicalement guérie du mariage. Elle comptait sans les complications de l'existence. Une partie de sa fortune se trouvait enchevêtrée dans les affaires de son mari, négociant et banquier, et elle s'entendait mal à gérer le reste — soucis journaliers ajoutés aux regrets.

Les amis et les amies ne manquèrent pas pour lui démontrer, avec tous arguments d'occasion, qu'un auxiliaire lui était indispensable pour mettre ses affaires en ordre et les entretenir au clair. Pendant assez longtemps les conseillers eurent tort. Ses expériences, ses épreuves matrimoniales lui suffisaient. Tout doucement ils poussèrent à sa rencontre un homme d'affaires, un notaire qu'elle connaissait à peine de vue, mais qu'ils ornèrent, cela va de soi, de toutes les qualités désirables en telle occurrence. Elle refusa, puis discuta, tergiversa, ajourna sa décision, finalement dit oui et devint Mme Blanc... — mariage de raison. Et de trois.

De cette dernière union naquirent deux enfants, et de trois encore, qui ne furent suivis d'aucun autre, même en prodrome — un fils et une fille, ma femme à laquelle sa mère, frappée dès lors de l'exactitude de la prédiction, a répété dix fois, vingt fois les détails que je relate ici.

Ma seconde histoire : En 1874, j'habitais Chaumont. Nous avions, depuis quelques mois, pour domestique, une brave fille fraîchement sortie de son village, de franche allure, de belle humeur et de bon appétit. En raison de quoi, si la maîtresse de la maison s'accommodait très bien de sa bonne, celle-ci s'accommodait de même de sa maîtresse qui fermait volontiers les yeux sur ses étourderies dans son petit service.

Un dimanche soir, Julie (la bonne), après avoir passé son congé d'après-midi au dehors avec une compagne, était en train d'apprêter le dîner. Ma femme entrant dans la cuisine la trouva riant toute seule et de tout son cœur.

— Eh ! vous voilà bien joyeuse, Julie. Est-ce que vous auriez par hasard mis la main sur l'oiseau bleu ?

— Nenni, Madame, ni bleu ni vert ; mais vrai, c'est tout de même drôle. Et nouveaux éclats de rire.

— Mais au moins, grande folle, dites-moi ce qui vous met en si belle joie.

— Vous ne gronderez pas trop ? Eh bien, voici : je suis donc allée me promener avec ma camarade. En revenant, elle m'a entraînée chez la sorcière de la côte des Tanneries. Elle voulait se faire dire sa bonne aventure. Et... et la devineresse lui en a donné pour ses vingt sous, ceci, cela et à la fin qu'elle casserait... son sabot avant trois semaines. Ma foi, tandis que j'y étais, j'ai

voulu avoir mon compte aussi. Moi, il paraît que je ne casserai rien, mais d'ici à deux mois, je serai malade, cela ne sera pas grave; je m'en tirerai à bon marché et pourtant je serai obligée de vous quitter et de m'en retourner chez nous.

— Et c'est pour récolter de pareilles balivernes que vous semez de la sorte vos pauvres pièces de vingt sous, triple nigaude!

— Oui, je sais bien, mais c'est tout de même drôle.

— Voyons, vous vous portez comme un charme; vous n'avez pas mine de vouloir tomber malade. En pareil cas, vous savez bien que les soins ne vous manqueraient pas ici. Vous n'avez pas envie de nous quitter, je pense?

— Pour ça, non certainement, Madame.

— Eh bien! alors, vous devez comprendre que votre devincresse n'est qu'une vulgaire tire-sous. Et ma femme, moitié riant, moitié grondant, lui acheva son chapitre de morale en l'aidant à préparer le potage.

A quelques semaines de là, Julie changea d'allures; sa gaieté disparut; elle se plaignait de fatigue dans les membres, d'un malaise général, de lourdeurs de tête qui, bientôt, se changèrent en douleurs fixes et continues. On eût recours aux remèdes bénins traditionnels, repos à volonté, infusions, laxatifs. Rien n'y fit. Le docteur Thiv... fut appelé.

Après avoir examiné la malade et lui avoir posé diverses questions, simple indisposition, dit-il, due à un trop bon estomac. La jeune fille était habituée à l'air, aux travaux et à la nourriture de la campagne. Ici, changement de régime, moins de dépense de forces, alimentation substantielle. L'appétit lui venant en mangeant, elle s'est fait plus de sang qu'il ne lui en fallait. Le cas n'est pas rare. Une bonne saignée et tout rentrera dans l'ordre pourvu qu'elle surveille son estomac jusqu'à qu'il soit habitué à son nouveau régime.

Sur quoi il apprêta sa lancette; nous, des bandes.

L'opération terminée, au repos le bras bandé, dit-il, au repos absolu pendant quelques jours et pas de fatigue, du reste. N'oubliez pas la recommandation, ma fille, j'insiste en raison de votre constitution.

Ma femme se fit alors la bonne de sa bonne. Un matin qu'elle était allée aux emplettes, celle-ci s'ennuyant de se prélasser et se croyant quitte se mit à donner quelques coups de plumeau et de balai par ci par là. Le soir, son bras était endolori; le lendemain, il était enflé, la douleur aggravée, et, de la saignée à l'épaule montaient, avec la douleur, des traînées de sang extravasé.

Le docteur fut appelé de nouveau. Ma fille, dit-il, c'est votre faute, voilà ce qu'il en coûte de désobéir à son médecin. Rien de grave pourtant, mais

ce n'est plus quelques jours, c'est quelques semaines de repos complet qu'il vous faut. Allez les passer dans votre famille, dans votre village; vous n'avez rien de mieux à faire. Et, tout en lui faisant ses dernières recommandations, il nous fit, à nous, un petit cours de phlébotomie que j'ai parfaitement oublié. La prédiction! me dit ma femme. La prédiction! lui répondis-je, qu'en penses-tu? Oui, et toi?...

A ces deux faits, j'en aurais d'autres à joindre. Je m'abstiens, n'étant pas en mesure, comme pour ceux-là, de les certifier. Quelle conclusion en tirer? Je n'en sais rien et n'en avise aucune. Comme l'âne de Buridan entre ses deux bottes de foin, je reste indécis entre ces deux termes : ou la réalisation ponctuelle de ces prédictions est le simple résultat de fortuites coïncidences, ou elle est une preuve, entre autres, de la science divinatoire départie à certains bipèdes humains assez mal dégrossis, alors que les éléments de cette science restent lettre close pour les intelligences les plus éminentes et les mieux exercées de notre monde. L'un ne satisfait pas mieux que l'autre et pourtant...

Quant à supposer en tels cas, l'intervention d'esprits, nécessairement supérieurs pour déduire à longue portée l'avenir du présent, se tenant bénévolement au service de prophétesses, — il est à remarquer que ce genre de divination n'est guère exercé que par des femmes. Il en était de même dans l'antiquité. Autre question — de cet acabit pour les aider dans leur petit commerce, l'hypothèse me semble tout bonnement absurde.

Et donc je ne vois mieux à mettre ici pour finir qu'un point majuscule d'interrogation.



T. THONOFF (F. POTHENOT).

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

TROISIÈME PARTIE

Chapitre XIV.

Révocation de l'Édit de Nantes. Les dragonnades.

(22 octobre 1685.)

(Voir la *Revue* de novembre 1891.)

Les protestants écrasés d'impôts et traités en véritables parias, s'étaient révoltés dans les Cévennes, même avant la révocation de l'édit de Nantes; ils avaient pris pour devise : *Plus d'impôts, et Liberté de conscience.*

Ils furent écrasés dans la guerre des Camisards qui ne se termina pour ainsi dire qu'en 1705, car c'est à cette date que furent brûlés à Nîmes les derniers Camisards.

L'Église depuis son établissement définitif en France avait constamment

travaillé à détruire ce qu'elle nommait *l'hérésie* ; quand les rois lui résistaient, nous savons comment elle opérait pour s'en défaire, nous connaissons comment finirent Henri III et Henri IV.

Dès que Louis XIV eut atteint l'âge de raison, dès qu'il fut en état de comprendre et de raisonner, l'Église s'efforça de lui inculquer les *bons principes*, c'est-à-dire *l'extinction totale de l'hérésie* ; il ne fallut pas moins de trente-cinq ans à l'entourage du roi pour obtenir de lui la révocation de l'édit de Nantes. Dès 1650, le clergé adressait au roi alors âgé de 13 ans, les conseils que voici :

« Nous ne demandons pas, Sire, à Votre Majesté, qu'elle bannisse *à présent* de son royaume cette malheureuse liberté de conscience, qui détruit la véritable liberté des enfants de Dieu, parce que nous ne jugeons pas que l'exécution en soit facile ; mais nous souhaitons au moins que si votre autorité ne peut tout d'un coup étouffer ce mal, elle le rende languissant et le fasse périr peu à peu. »

N'est-ce pas une superbe trouvaille que cette hypocrisie jésuitique : plus de guerre ouverte, c'est trop dangereux, mais la guerre sourde, en dessous, hypocrite, afin de ruiner le protestantisme sans qu'il s'en aperçoive pour ainsi dire. Voici comment on travaille dans ce but. — Le clergé de France se réunissait tous les cinq ans en assemblée générale et à chacune de ces réunions, il réclamait charitablement de nouvelles mesures contre la liberté de conscience, voulant à tout prix obtenir la suppression du protestantisme. Dix ans après avoir demandé de rendre languissante la liberté de conscience et de la faire périr peu à peu, l'assemblée de 1660 demandait au roi par la voix de l'évêque de Lavaur de supprimer les huguenots, en renversant *leurs chaires de pestilence et leur synagogue de Satan*.

L'année précédente on avait renversé quelques-unes de ces chaires de pestilence, mais bientôt on allait démolir les temples eux-mêmes : ces synagogues de Satan. Cette démolition ne marchait pas assez rapidement au gré de nos doux évêques, paraît-il, puisque le fougueux évêque de Valence, de Cosnac, le Freppel d'alors, écrivait le 30 octobre 1683 au duc de Noailles, gouverneur militaire de la province, une lettre dans laquelle nous devons retenir ce passage tout à fait catholique sinon chrétien :

« Je vous demande la démolition du temple de la Bastie-de-Crussal de la part de Dieu, pour le bien du service du roi, pour l'intérêt de la justice..... Le peuple de la Bastie a été le premier rebelle aux édits du roi et mon diocèse ayant sans doute été plus criminel, se trouve le moins puni, n'ayant vu que la destruction de deux temples dans l'espace de douze lieues, au lieu que celui de Viviers en a vu tomber sept en trois lieues de pays. Serait-il

possible, Monsieur, que ces raisons ne vous paraissent pas bonnes et que vous puissiez me refuser ce dixième temple qui dépend uniquement de votre volonté (1) ? »

On n'est pas plus charitable ni meilleur envers son prochain que ce doux évêque Cosnac. Neuf temples ne lui suffisent pas dans une petite région, il lui faut son dixième et M. le Gouverneur ne saurait le refuser, puisqu'on lui demande *de la part de Dieu et pour le bien du service du roi*.

Dans l'année 1685, nous trouvons notre terrible Cosnac, qui après avoir obtenu la démolition de tous les temples préside l'assemblée du clergé et se félicite des résultats de la harangue qu'il avait faite au roi, où il dit : « Je crois que je n'oublierai rien, peut-être même que je contribuai un peu à faire avancer le dessein de faire révoquer l'édit de Nantes et de ne souffrir que des catholiques (2). »

Dans la même assemblée de 1685, le clergé demande au roi : « Que défenses soient faites à ceux de la R. P. R. (3) de faire exercice de leur religion tant dans les terres que dans les domaines du roi » ; c'était demander purement et simplement la révocation de l'édit de Nantes, car à cette époque, en France, toute terre et domaine étaient au Roy.

Cosnac fût bientôt nommé archevêque d'Aix, et l'assemblée qu'il avait présidée avait obtenu la révocation du célèbre édit qu'Henri IV avait déclaré irrévocable.

Or, à ce moment de notre histoire, les protestants étaient tous fort riches parce que ne pouvant occuper des emplois ils travaillaient dans le commerce, dans l'industrie, dans la finance.

Ajoutons que depuis la prise de la Rochelle, ils ne voulaient plus jouer de rôle politique ; ils avaient nettement refusé de prendre part aux mouvements de la Fronde ce qui avait fait dire à Mazarin : « Le petit troupeau broute de la mauvaise herbe, mais enfin, il ne s'écarte pas. »

Tant que vécut Colbert, Louis XIV n'avait pas songé à inquiéter les protestants ; il disait même dans sa déclaration de mai 1652 : « Nos sujets de la R. P. R. nous ont donné des preuves certaines de leur affection et de leur fidélité, dont nous demeurons très satisfait. Nous voulons donc qu'ils soient maintenus et gardés en pleine et entière jouissance de l'édit de Nantes, édits, déclarations, arrêtés et règlements, articles et brevets

(1) Bulletin du protestantisme français, année 1853, p. 168.

(2) Cosnac, mémoires, tome II, p. 115.

(3) Ce qui veut dire de la religion prétendue réformée, on n'osait alors écrire en toutes lettres cette chose monstrueuse.

expédiés en leur faveur, registres ès-parlements, notamment en l'exercice public de ladite religion, en tous lieux et où il avait été accordé par iceux nonobstant toutes lettres et arrêts, tant de notre bon conseil que des cours souveraines et autres jugements ; au contraire, voulant que contrevenants à nos édits soient punis et châtiés comme perturbateurs du repos public. »

Voilà de la tolérance, voilà de la véritable charité chrétienne qui témoigne en faveur du roi envers les religionnaires, envers ceux qui, en somme, faisaient la prospérité et la véritable richesse du pays ; et cependant de nombreux personnages essayent de nuire aux protestants dans l'esprit du roi ; mais tant que celui-ci est sous la bonne influence de son ministre, tant qu'il goûte et qu'il apprécie comme il convient ses sages conseils et ses judicieux avis, le roi ne songe pas à persécuter les meilleurs de ses sujets. Colbert mort, les choses vont changer, car de nouveaux personnages qui n'avaient rien osé du vivant du contrôleur général vont intervenir.

Cette situation est fort bien établie par G. Touchard-Lafosse (1) : « Le P. de la Chaise, dit-il, et Mme de Maintenon, n'osaient opposer leurs prêcherries bigotes et spécieuses à la raison puissante, à la logique forte de preuves, dont le contrôleur général appuyait ses avis ; si Bossuet et Fénelon eux-mêmes employaient leur éloquence à desservir ceux qu'ils appelaient huguenots, Colbert leur disait : « Messieurs, ceci appartient à votre conscience de Sorbonne, il en est une autre en vous, laissez-la parler, vous direz tout autre chose. »

Mais l'homme qui ne conseillait jamais rien à son maître que sous l'inspiration de la vraie sagesse étant mort, tous les organes de l'intolérance religieuse bourdonnèrent à la fois et sans cesse aux oreilles du roi et le fougueux Louvois brisa le frein que Colbert avait mis au fanatisme royal.

Aussi voyons-nous bientôt la démolition des temples protestants qui ne se trouvaient pas dans les termes de l'édit de Nantes. Aussi voyons-nous envoyer aux protestants des *missionnaires bottés*, c'est-à-dire des dragons pour les convertir et exterminer ceux qui ne se convertiraient point. — Et dans toutes les églises, du haut de leur chaire, les prédicateurs firent l'éloge de ces *braves missionnaires* ; aussi la province était-elle toute terrorisée.

Les convertisseurs commettaient des actions atroces, révoltantes, comme nous l'apprennent les *mémoires* de l'époque ; ici l'on enchaînait parmi les forçats « des hommes dont l'unique crime était de n'avoir pas compris ce qu'on exigeait d'eux : là des femmes étaient ignominieusement rasées et fouettées pour avoir chanté des hymnes en français ; plus loin des pasteurs

(1) *Chroniques de l'Œil-de-Bœuf*, t. 8, p. 406.

expiaient sur le gibet ou sur la roue une noble persévérance dans la foi de leurs pères. Une soldatesque furieuse traînait à l'autel des vieillards tremblants et les forçait à recevoir sous le sabre un dieu de paix et de miséricorde. Dans la Saintonge, dans le Languedoc, la persécution se montrait industrielle à créer des tourments ; c'est là surtout qu'on vit des hommes et des femmes pendus par les cheveux aux planchers de leur maison, ou aux arbres de leur jardin, d'autres lardés d'épingles, déchiquetés avec des pincettes rougies, enflés avec des soufflets ; d'autres enfin, qu'on plongeait au fond des puits suspendus par les pieds ou que de barbares exécuteurs poursuivaient dans les bois, comme des bêtes sauvages (1) ».

Si pour échapper à la torture les huguenots abjuraient, on les entourait d'espions pour voir s'ils n'avaient pas de regrets ; s'ils avaient le malheur d'en témoigner, on les prenait comme relaps, on les jetait dans des cachots malsains et si par hasard, ils expiraient avant d'avoir dit : « *Je me réunirai* », leurs cadavres étaient jetés à la voirie, après avoir été trainés sur une claie.

Mais n'anticipons pas sur les événements et disons que bien avant la révocation de l'édit, on avait molesté les protestants ; ainsi dès 1661, on rendit un arrêt infâme, voici comment en parle une bonne catholique (2) : « On crie, mais tout bas contre un arrêt du conseil qui porte que dans le but de pousser autant que possible les protestants à se convertir au catholicisme, les garçons âgés de 14 ans et les filles âgées de 12 pourront abjurer sans l'aveu de leurs parents. Le même arrêt autorise les mineurs déjà convertis à se marier contre le consentement de leurs pères et mères. Je suis bonne catholique mais cela me paraît fort : on s'était contenté jusqu'ici de procéder aux conversions par l'adresse, la ruse, la subtilité ; les bons jésuites surtout avaient fait de véritables chefs-d'œuvre d'habileté séductrice auprès des enfants. Il est impossible de dire avec quel tact, quelle finesse de transition, ils faisaient passer ces jeunes néophytes, des caresses aux menaces, des bonbons au fouet... Il eût fallu je crois s'en tenir là. »

On ne s'en tint pas là, Colbert mort, le roi vieilli et gravement malade redoutait la mort. Pendant une maladie dont une opération le guérit radicalement, le roi était inquiet, il avait des insomnies, son intelligence s'était affaiblie, surtout sa volonté de fer ; la peur de la mort et de l'enfer le décida à faire pénitence. Madame de Maintenon l'avait débarrassé de madame de Montespan, la mort, d'Anne d'Autriche et de Colbert. Etant libre enfin, livré aux seuls conseils des jésuites et de la Maintenon, il voulut extirper l'hérésie

(1) *Chroniques de l'Œil-àe-Bœuf*, t. I, p. 407.

(2) *Ibidem*, t. I, p. 60.

de son royaume, afin de gagner le ciel. Tout le haut clergé l'avait trop bien préparé depuis longtemps à ce grand acte, aussi le roi se fit-il l'instrument de Dieu : il devait assassiner les hérétiques pour gagner le paradis. Fléchier dans l'oraison funèbre de Letellier, ne confondait-il pas dans le même éloge Jéhovah et son collaborateur Louis ? Ne disait-il pas dans un passage de cette oraison : « Quelle main était plus propre à achever l'œuvre du prince ou plutôt l'œuvre de Dieu en scellant la révocation de ce fameux édit ».

Fléchier n'était pas seul à flatter ainsi le roi. M. de Chambonas, évêque de Lodève, n'écrivait-il pas le 29 juillet 1684 au duc de Noailles : « Il n'y a qu'à laisser faire au roi qui est conduit par l'esprit de Dieu, et avec un peu de temps nous aurons la consolation de ne voir qu'un autel dans l'État. »

Enfin le clergé et les jésuites obtinrent la révocation de l'édit de Nantes ; elle parut le 22 octobre 1685, le roi étant à Fontainebleau. Les ministres du culte réformé qui ne veulent pas se convertir ont quinze jours pour quitter le royaume. Tous partent suivis d'un nombreux cortège de fidèles qui les suit et bien que Louvois eût hérissé de mousquets et de mousquetons les frontières et les ports, avec ce départ disparaissaient le commerce et l'industrie de la France ; ils vont enrichir l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, la Suisse, mais si ces pays profitent du savoir de nos industriels, la France s'appauvrit de plus en plus. Le roi était aveugle, il était sourd, il ne voulait rien voir, rien entendre, ou du moins il n'entendait que le vieux Letellier qui applaudissait aux dragonnades commandées par son fils ; en voyant signer l'édit de révocation à Fontainebleau, il s'écria : « *Nunc demittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei, salutarem tuum.* »

Dieu exauça-t-il ce vœu ? Ce qu'il y a de certain c'est que le jésuite mourut neuf jours après la révocation de l'édit, le 31 mars 1685.

Fléchier fit l'éloge de Letellier, mais personne n'y crut, pas même l'orateur, on connaissait trop le bonhomme : le fait suivant le prouvera. Un jour, M. de Grammont voyant sortir le chancelier du cabinet du roi d'un air dégagé et joyeux, dit à quelqu'un : « Il me semble voir une fouine qui vient d'égorger une demi-douzaine de pigeons dans un colombier et qui sort en se pourléchant les barbes. » C'était bien l'homme peint sur le vif.

Qui sait, si ce jour-là, il ne venait pas d'obtenir l'acte de révocation qu'il avait sollicité.

Cet acte fut le sujet des plus amères critiques et le pape Innocent XI lui-même le désapprouva, comme *un acte tout à fait impolitique*. Il n'était pas du reste seulement blâmé à l'étranger, mais en France à la Cour, en présence même du roi ; voici ce que dit un contemporain :

« Il y a trois jours au lever (du roi), le comte d'Avaux disait à Sa Majesté,

qu'une foule de négociants allaient, en sortant de France, emporter trois ou quatre millions.

— Mon royaume se purge, répondit Louis.

— Il se peut, répliqua le gentilhomme, mais un tel purgatif le rendra étique (1). »

Il devint en effet étique quelques années plus tard notre cher pays, après les folies de Versailles, de Marly et de Maintenon, après les guerres et les ruines partout accumulées. — Le comte d'Avaux n'avait été que trop bon prophète !

Par son édit de révocation, Louis XIV acheva la ruine de la France, car les protestants qui faisaient du négoce et de l'industrie étaient indispensables à sa prospérité.

Riche comme un protestant, était le proverbe d'alors qui remplaçait *riche comme un Crésus* ou *comme un Nabab* de nos jours.

Et l'argenterie et la vaisselle d'or royale fondue à la Monnaie, n'étaient qu'un grain de sable pour combler l'abîme des misères qui sévissaient de toute part.

Donnerons-nous le récit des scènes qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes ? Non ; nous n'en dirons que quelques mots. Nous avons vu dans le précédent chapitre les agissements des Camisards ; les dragons agirent d'une manière encore plus cruelle.

Les premières dragonnades remontent à 1683, c'est-à-dire précédant de deux ans l'acte de révocation ; l'intendant du Languedoc, Lamoignon de Bâville, rivalise de cruauté avec le maréchal de Noailles, gouverneur de la province.

Puis les sanguinaires prescriptions de Louvois et la férocity des soldats ne font qu'entasser crimes sur crimes.

Voici, du reste, un échantillon du style de Louvois au sujet des cruautés qu'il commande : « Le roi, écrit-il à Beaupré (2), a été informé de l'opiniâtreté des gens de la R. P. R. de la ville de Dieppe pour la soumission desquels, il n'y a pas de plus sûr moyen que d'y faire venir beaucoup de cavalerie et de la faire vivre chez eux *fort licencieusement*. Comme ces gens-là, *les seuls du royaume* (3), qui se sont distingués à ne pas vouloir se soumettre à ce que le roi désire d'eux, vous ne devez garder *aucune mesure qui vous ont été prescrites* (4) et vous ne sauriez rendre trop rude et trop onéreuse la

(1) *Chroniques de l'œil de Baruf*, tome I, p. 409.

(2) Louvois à Beaupré, novembre 1685.

(3) Ceci est un mensonge impudent.

(4) Ici, il ordonnait de violer les ordonnances mêmes.

subsistance des troupes chez eux ; c'est-à-dire que vous devez augmenter le logement autant que vous croirez pouvoir le faire sans décharger de logement les religieux de Rouen, et qu'au lieu de vingt sous par place et de la nourriture, *vous pouvez en laisser tirer dix fois autant*, et permettre aux cavaliers le désordre nécessaire chez ces gens-là pour les tirer de l'état où ils sont... »

On n'avait pas besoin de permettre aux cavaliers de faire du désordre ; ils savaient fort bien abuser de leur situation, d'une manière odieuse, impie. Et tous les mêmes désordres s'accomplissaient par toute la France, au nord, au midi et au centre.

Nous n'essaierons pas de décrire les monstrueuses scènes qui se passaient ; non seulement elles soulèveraient de dégoût le lecteur, mais encore il y faudrait consacrer un gros volume ; nous nous bornerons donc à fournir ici un seul exemple ; nous l'empruntons aux *Mémoires* d'une famille victime de ces lâches attentats (1) : « Les habitants de Saint-Fortunat avaient caché dans un précipice, derrière les rochers de Martenac, les femmes, les enfants et les vieillards, quand ils vinrent les chercher, après le départ des dragons, ils trouvèrent toutes les femmes dépouillées et la plupart dans un état horrible. Un père vit le cadavre de sa fille que les dragons avaient percée de six balles. Un fils retrouva son vieux père sans bras, les dragons les lui avaient coupés à coups de sabre ; un mari demandant ses enfants et sa femme qu'il avait laissée dans les douleurs de l'enfantement, ne revit qu'un cadavre défiguré, auprès duquel pleuraient deux pauvres innocents mutilés, à l'un le sabre avait emporté la moitié du visage, à l'autre la main. »

Parmi tous ces odieux forfaits, aucun ne surpasse peut-être celui que commirent les dragons chez un vénérable pasteur d'Orange (Vaucluse) qui, perclus de douleurs, était cloué dans son lit ; voici comment il raconte lui-même le fait (2) : « Toutes les troupes furent mises sur les bras de ceux de la religion, et ce logement ne fût pas plutôt fait qu'on ouït mille gémissements par la ville, le peuple courant par les rues, le visage tout couvert de larmes. La femme criait au secours pour délivrer son mari, qu'on rouait de coups, que l'on pendait à la cheminée, qu'on attachait au pied du lit, ou qu'on menaçait de tuer, le poignard à la main. Le mari implorait la même assistance pour secourir sa femme qu'on avait fait avorter par des menaces, par des coups et par mille mauvais traitements. Les enfants criaient : « Miséricorde !

(1) *Mémoire de la famille Porial*, p. 406-411, cf. également MARY LAFON, *Histoire du midi de la France*, t. IV., p. 240.

(2) *Larmes de Pineton de Chambrun*, p. 113.

on assassine mon père, on viole ma mère, on met à la broche un de mes frères...

« Si le comte de Tessé m'avait menacé de m'exécuter rigoureusement, il fut homme de parole à cet égard : car sans être touché d'aucune compassion de l'état où il m'avait vu, il envoya chez moi en moins de deux heures, quarante-deux dragons et deux tambours qui battaient nuit et jour autour de ma chambre pour me jeter dans l'insomnie. »

Puis on bouleversa de fond en comble la maison du pauvre diable, on insulta sa femme en lui criant les dernières injures, etc., etc. ; car nous nous arrêtons ici, notre plume se refusant de transcrire tout ce qu'on lit dans la *Larmes de Pineton de Chambrun*.

(A suivre.)

J. MARCUS DE VEZE.

MATÉRIALISATION D'UN ESPRIT

(Extrait de la *Sfinge*.)

Cher Monsieur Leymarie : Les manifestations de l'invisible, loin de se ralentir, vont se multipliant sans cesse. Cette persistante phénoménalité, partout répandue, atteste le nombre croissant des rapports conscients entre les deux mondes, la vie puissante du Spiritisme moderne. Devenu adulte, celui-ci rejette loin de lui, les jeux et les fantaisies, sombres et tragiques parfois, qui ont dramatisé sa jeunesse tant de fois séculaire : — pactes, talismans, philtres, opérations plus ou moins magiques, — et se fait tout à tous, au point de défier toute négation.

C'est à ce titre que tout fait sérieux qui éclaire un point de l'au-delà, et de la transition de notre état présent à celui d'esprit, mérite d'être étudié et vulgarisé.

Ainsi en est-il du récent phénomène de matérialisation relaté dans la *Sfinge* (1) du mois de mai dernier, par un spirite aussi dévoué qu'éclairé, l'honorable ingénieur Palazzi, de Naples, qui a bien voulu en autoriser la traduction. Elle sera suivie de quelques observations sur la séparation de l'esprit et du corps ; en même temps, quelques-uns des problèmes qui s'y rattachent, — à l'élucidation desquels nous sommes si directement intéressés, — seront posés de nouveau à un point de vue positif et tout pratique.

Agréé, je vous prie, cher Monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Commandant DUFILHOT. (en retraite).

« Le lieutenant de vaisseau César Podesti, bien connu de nous tous, s'est

(1) Revue de propagande spirite, via Modena, 37, à Rome.

désincarné, le 4 mars 1891, à onze heures du soir, à Naples, à l'âge de quarante-deux ans.

Le 13, neuf jours plus tard, il s'est manifesté par l'intermédiaire du médium écrivain, M. Frezza.

A la demande faite à l'esprit de Podesti, s'il avait déjà tenté de se communiquer au même médium, dans la soirée du 8 mars, et s'il fallait attribuer à cet essai le malaise ressenti par M. Frezza, il fit la réponse suivante :

R. — Pardonnez-moi, cher Frezza, j'aurais dû réfléchir que je pouvais te faire mal. Mais j'avais une telle hâte de me manifester que, mon périsprit encore lié au cadavre, j'ai volé à toi, laissant, comme un lien tenace, une trainée fluidique jusqu'aux restes inanimés de mon corps. Oh ! si tu savais quelle chose cruelle c'est pour un pauvre esprit, encore mal désincarné, de se sentir lié à cet amas de pourriture qui est son cadavre !... En voir la décomposition rapide ou lente, en sentir l'écœurante puanteur !... C'est une vraie expiation, une vraie épreuve de cette misérable vie corporelle à laquelle tiennent tant les matérialistes.

D. — Voudrais-tu nous analyser l'impression éprouvée par ton esprit au moment de la mort de son corps ?

R. — Il m'est difficile de t'expliquer clairement ces impressions, et si je te disais ne pas me les rappeler, peut-être ne me croirais-tu pas. Eh bien, sache qu'au moment précis de la mort, on ne peut se rendre compte de rien.

J'avais perdu entièrement l'usage des sens, peut-être un quart d'heure avant d'expirer. Je me souviens seulement que je me sentais torturé par je ne sais quelle indicible douleur, — douleur en quelque sorte plus morale que physique. Je n'apercevais que la suffocation faisait des progrès rapides, que le cœur battait avec peine ; puis, ... une sueur glacée, et je m'évanouis. Je me rappelle bien pourtant que je demandai un papier sinapisé. Je comprenais que j'allais mourir, et j'aurais souhaité mourir dans tes bras. J'aurais eu plus de courage ; car, il faut l'avouer, bien que spirite convaincu, j'ai eu peur de la mort.

Après cela, je n'ai plus vu rien de ce qui se trouvait dans la chambre, je ne n'ai plus vu les personnes qui entouraient mon lit ; je me suis évanoui. Courte a été l'agonie qui a précédé mon passage : un spasme du cœur m'a fini.

La morphine, oh ! la morphine m'a tué !... Vous aviez raison, mes bons amis. Et maintenant ?... maintenant, je crains d'être responsable de mon suicide. Priez Dieu pour moi !

D. — Voudrais-tu nous décrire les impressions après la mort ?

R. — Étrange et pleine d'épouvante la situation qui suit la mort ! Que dire ?... Je me vis double !... Nous étions deux Podesti, un étendu, comme

endormi sur le lit; l'autre, libre qui, comme un forcené, un fou, allait et venait par la chambre; surpris, tout en ne se confondant pas avec le corps qui gisait là sur le lit, de s'y trouver lié étroitement par un courant très dense de fluide, invisible à vos yeux, visible et presque matériel pour moi dans cet état. Je m'éloignais, frappé de stupeur et d'épouvante, de ce corps sans mouvement; et, dans mes efforts pour m'en éloigner, ce cordon fluide s'étendait, me donnait du champ pour fuir et m'écarter de ma dépouille mortelle. Puis, quelques instants après, l'épais fluide se condensait encore, se raccourcissait, et m'obligeait à m'en rapprocher. Désespéré, j'appelais Hector (*son marin*), et les autres personnes de la maison, pensant qu'elles courraient à mon aide, et me délivreraient de cette odieuse attache; pas de réponse, ils ne me prêtaient nulle attention. Puis j'ai vu: oh, je frémis!... Je frémis rien que d'y penser! J'ai vu soulever, vêtir et donner une meilleure attitude à ce corps, — ce corps dont j'étais, moi, l'individualité: j'en avais conscience. La colère m'est montée: j'ai voulu me jeter sur ce cadavre qui me volait à moi-même, lacérer ce lien odieux qui me tenait si invinciblement attaché. Vains efforts, je franchissais l'espace sans rien toucher! Ah! quel désespoir j'éprouvai en ce moment!... Puis, la volonté de Dieu aidant, je me repris à songer au passé, à ma courte maladie; je me ressouvins de toi, de mes amis, de nos séances spirites, des manifestations de John (*l'esprit guide du médium Eusapia*) (1), je me remémorai les livres lus, et fut ainsi amené à réfléchir à l'identité de ma situation avec celles que présentaient nos séances, et mes lectures spirites. — Serais-je donc mort, me demandai-je?... Au bout de quelques instants, je vis m'apparaître plusieurs esprits qui me souriaient, me faisaient fête. A leur visage je reconnus beaucoup de parents et d'amis que j'avais eus sur la terre. Je vis ma mère, Tomasini, le bon Edouard, et tous me donnèrent à entendre que je ne faisais plus partie des êtres incarnés; ils me dirent que depuis quelques instants, je venais d'être désincarné par la mort et qu'il m'était indispensable d'entrer dans l'état de trouble pour donner au périsprit le temps de se détacher entièrement du cadavre, afin de rendre possible ma renaissance dans le monde des Esprits. Après les exhortations de ces bons Esprits, mes amis et parents, je perdis conscience, et tombai dans un trouble complet dont je suis sorti au bout de quarante-huit heures. Je suis fatigué, et ne puis, ce soir, en dire plus; mais je veux, ... je veux, en expiation de mes torts, être votre coopérateur en propagande spirite.

Je me prêterai à toutes les expériences soit intelligentes, soit physiques

(1) Madame Eusapia Paladino, le médium des séances auxquelles le Dr Lombroso vient d'assister, et dont il a attesté la parfaite honnêteté. (Note du traducteur.)

que vous voudrez tenter. Fais connaître à Palazzi, à Cavalli, à tous les autres ma volonté, et continuez toujours à aimer, comme devant, votre César Podesti.

— Cet esprit promit ensuite que, le 18 mars au soir, il se matérialiserait à la séance du mercredi que tient, chaque semaine, le groupe spirite réuni maison Palazzi.

(*Nous ne parlerons pas de la première partie de la séance.*)

A dix heures, assistaient à la seconde partie : MM. l'ingénieur F. Graus, les professeurs Romanazzi et Maggi, Charles Orsini et Palazzi.

Le comte et la comtesse Piccolomini et M. Frezza venaient de se retirer.

Les Esprits de Mathilde et d'Hélène, — de leur vivant femme et belle-sœur de M. Graus, — se manifestèrent d'abord. Pendant que toute l'attention était concentrée sur les effets produits par ces deux charmants Esprits, une voix bien nette, bien distincte se fit entendre à l'improviste. Elle parlait d'un point situé à 50 centimètres au-dessus du guéridon autour duquel nous étions assis. Le médium, Mme Eusapia, parfaitement éveillé, suivait attentivement, comme nous tous, les phénomènes en cours. On eût dit d'une personne parlant à voix basse, ce qui n'empêchait pas qu'elle fut entendue de chacun, et qu'on put la percevoir dans toutes les parties de la pièce.

Elle disait : « *Priez Dieu pour moi !* »

M. Graus, l'attribuant à l'un des Esprits qui l'intéressaient, demanda : — Est-ce pour Mathilde qu'il faut prier ? — *Non.* — Alors il faut prier pour Hélène ? — *Non,* répondit-on encore.

Je ne me rappelle plus bien qui, à ce moment de surprise et d'anxiété, — je crois cependant que c'est moi, — s'écria : *Serait-ce Podesti ?* — *Oui, oui,* dit la voix. Alors tous nous avons affirmé que nous prierions volontiers pour lui ; et l'Esprit a répondu : « *Merci, merci, frères !* »

Puis j'entamai avec l'Esprit un court dialogue pendant toute la durée duquel il tint sa main, parfaitement matérialisée et tiède, sur la mienne, étendue sur le guéridon où elle faisait partie de la chaîne.

Voici cette conversation :

Moi. — Je te suis bien reconnaissant, cher César, d'être venu et de t'être souvenu de moi.

— Mille remerciements, ami, pour ton bon accueil.

— César, comment te trouves-tu ?

— Je ne souffre pas.

— Tu ne saurais croire la douleur que m'a fait éprouver la nouvelle de la perte.

— Merci, merci, je le sais, j'en étais bien sûr.

(Pendant qu'il disait cela l'esprit me caressait le visage de son autre main.)

— Dis-moi, César, viendras-tu souvent ?

— C'est trop vite : j'ai encore besoin de me débarrasser de la matière.

— Mais tu te souviendras de moi, tu viendras quand ce sera fait.

(La réponse de l'esprit ne put être saisie bien qu'à notre demande il l'eût répétée. La voix semblait fatiguée. Comme on le verra plus loin cette réponse était : --- Je viendrai, je viendrai souvent.)

Il y eut un silence, puis l'esprit nous dit :

— Adieu, frères, et que Dieu vous bénisse.

Nous tous. — Merci, et qu'il te bénisse aussi mille fois.

— Cher César, tu as tenu ce soir la main constamment sur la mienne ; elle s'y trouve encore. Je souhaite vivement qu'à ton départ tu me la donnes pour nous la serrer comme de ton vivant.

— Impossible !

(En même temps il plaça le revers de sa main sur le dos de la mienne, toujours sur le guéridon. Pendant ce contact, je sentis bien nettement tous les os de sa main et des phalanges de ses doigts : après quoi tout disparut.)

La séance fut levée au milieu de l'émotion générale causée par cet entretien avec la voix et par ce phénomène de matérialisation peu ordinaire.

M. Frezza, qui n'avait pas assisté à la seconde partie de la séance du 18, fut mis au courant par M. Orsini. Le 20 au soir, il vint chez moi, lire le compte rendu de la matérialisation de l'esprit de Podesti. Cette lecture nous suggéra diverses observations, celle-ci entre autres : qu'un phénomène de cette nature avait autrement d'importance que celui produit par d'autres esprits qui endorment le médium Mme Eusapia, et parlent par sa bouche. Puis, nous commençâmes une séance par le guéridon et l'écriture. Le pied de la table nous battit la phrase :

— César veut écrire par l'intermédiaire de Frezza.

M. Frezza obtint spontanément, la communication suivante :

— C'est bien moi qui ai produit cette manifestation par la voix, mercredi soir, jour que j'avais indiqué. L'organe vocal de Mme Eusapia n'a contribué en rien à cette manifestation. J'ai eu à subir une grande fatigue, mais, quand même, j'ai réussi à me créer la voix nécessaire pour me faire entendre de vous. Je viendrai volontiers et souvent au milieu de vous, mes bons amis, mes bons frères.

Je ferai ce que je n'ai pu faire pendant ma vie terrestre. *(Il s'est trouvé la plupart du temps, à bord de la flotte royale, ou malade, et dans l'impossibilité de s'occuper de propagande.)* Ce sera pour moi une agréable diversion de me

manifeste à vous; mais, je n'aime ni la confusion, ni le bruit (*le groupe vient de se former; au début, il a bien fallu faire la part de l'impatience de chacun; cependant, pour les expériences, on procède avec méthode*) — si vous mettez de l'ordre dans vos séances, de la régularité dans vos expériences, j'y coopérerai volontiers avec l'aide de John.

Pour le moment, je suis sous le coup des impressions extrêmement pénibles que j'ai eu à subir au moment de mourir et après; il reste encore en moi beaucoup d'éléments terrestres qui m'empêchent de faire tout ce que je désirerais. Par la suite, lorsque je serai moins embarrassé de matière, que mon périsprit se sera fait plus subtil et plus homogène, je contribuerai, je le répète, de tout mon pouvoir, au progrès de vos études sur les manifestations physiques et les matérialisations.

Palazzi. — As-tu matérialisé seulement la tête ou tout le corps pour pouvoir parler?

— Si vous pouviez vous rendre compte de l'effort qu'il m'a fallu pour arriver à parler, vous m'en sauriez plus de gré encore. Oh! combien les livres spirites que j'avais étudiés m'ont servi. Grâce à leur lecture, je suis arrivé dans le monde des esprits presque complètement au courant; j'ai de suite tout compris. Jugez par là de ce que je pourrai faire avec le temps. S'il plaît à Dieu, vous me verrez un jour en pleine lumière, matérialisé et tangible; vous me serrerez la main, nous causerons ensemble.

— Peux-tu nous répéter les paroles que nous n'avons pu saisir mercredi soir.

— J'ai fait de grands efforts pour les prononcer ces paroles; je me sentais aussi exténué qu'on peut l'être avec son corps. Je voulais dire : « *Je viendrai, je viendrai souvent.* » — Aimez-moi, aidez-moi à me débarrasser au plus vite, et je viendrai souvent. Je suis de toute bonne volonté, par surcroît, il me faut votre assistance. — Priez Dieu pour moi.

Frezza. — Penses-tu encore à tes deux chiens de Terre-neuve?

(*Podesti avait deux magnifiques chiens de Terre-neuve, le mâle : Peppe, estropié, la femelle : Ella; il les aimait comme ils eût pu faire de deux enfants.*)

— Pourquoi n'y penserais-je plus, mon cher Frezza? Ne sont-ce donc pas des créatures de Dieu? Je suis préoccupé du sort du pauvre *Peppe*; pauvre bête, vit-on jamais animal plus affectueux. Cher Frezza, il ne faut pas se faire d'illusion, on ne renonce pas, si vite après la mort, à ses passions terrestres. Si je te disais une chose, voudrais-tu me croire? Eh bien, de temps en temps j'éprouve encore le besoin des injections de morphine! Il est vrai que je puis avoir maintenant, tant que je veux, de la morphine non malfaisante que je prépare moi-même. Par la suite quand je pourrai, je te

dirai bien des choses. Je te parlerai beaucoup du monde des esprits. Il ne faut pas croire qu'il soit tout différent du vôtre. C'est la même chose, je vous l'affirme, à cela près que tout ce qui sur la terre est matière compacte, se trouve fluidique chez nous. J'en ai été étonné, surpris au plus haut point : ici l'on fait tout ce que vous faites vous-mêmes, tout ce que vous ferez plus tard de concert avec nous : on mange, on dort, on travaille, on s'amuse, absolument comme vous, sauf que tout est fluidique, — pour vous, bien entendu, — mais, pour nous, compact et tangible. Nous en reparlerons. Je viens de faire un grand effort pour vous dire tout cela; je n'en puis plus et vous quitte. — Adieu. — César Podesti.)

Naples, 21 mars 1891.

*Certifié conforme au procès verbal.
Signé : Ingénieur PALAZZI.*

TATONNEMENTS SPIRITES

Voici bientôt vingt-cinq ans que j'ai fait mes premières expériences en spiritisme. Ces expériences, vingt fois abandonnées et vingt fois reprises, sans suite et sans méthode, n'ont été que des tâtonnements. Sans guide, sans l'aide d'un médium, j'ai cherché et, si j'y ai mis du temps, je suis d'autant plus satisfait de ce que j'ai trouvé. Je n'ai cru personne sur parole et n'ai été victime d'aucune fumisterie.

Aujourd'hui, je crois, je sais que le spiritisme n'est pas un vain mot, mais une vérité aussi consolante que grande.

C'était à Montgomery (État de l'Alabama); j'avais pour voisin un Français, M. P..., négociant en produits coloniaux. Nos deux familles se lièrent bientôt, comme il arrive entre compatriotes à l'étranger, et nous passions presque toutes nos soirées ensemble. Un soir on vint à parler de spiritisme. Nous n'y connaissions rien ni les uns ni les autres. Aucun de nous n'avait lu les livres de Kardec. Nous savions, par ouï dire, comment procéder et nous convînmes d'essayer. Nous n'avions aucun but arrêté; la curiosité seule nous guidait.

Nous nous assîmes autour d'une petite table en sapin, de forme carrée. P..., sa femme, leur fils âgé de 15 ans, ma femme et moi. Bientôt la table commença de se mouvoir, elle reculait, avançait, se soulevait sur deux pieds, puis sur un seul, pivotait, se balançait, retombait et frappait le parquet à coups redoublés. Enfin, dès cette première séance, nous obtînmes les manifestations d'une force inconnue, occulte mais indéniable. Force intelligente car, au moyen d'un code de signaux convenu, nous ne tardâmes pas à soutenir, avec les invisibles, des conversations parfois très intéressantes. Nous

nous trouvâmes. Mme P... et moi, doués de facultés médianimiques ; elle apportait surtout la force, je dirigeais le travail.

Je passe les détails de nos premières séances ; nouveaux pour nous à cette époque, les phénomènes obtenus étaient élémentaires. Tous les spirites en ont vu autant. Il en est quelques-uns cependant qui ne sont pas sans intérêt. Je les retrouve dans mes notes.

L'ESPRIT CAISSIER. P... demandait sans cesse des preuves et se préoccupait surtout d'intérêts matériels. Nous avions des discussions fréquentes à ce sujet ; je tenais plutôt à étudier la philosophie de cette révélation étrange dont le but me semblait devoir être plus élevé. Un soir, P... arrive radieux : « J'ai trouvé une bonne épreuve, dit-il ; j'ai apporté mon tiroir à recettes et je vais leur demander de faire ma caisse. Je n'y ai pas touché. » — Je voulais m'y opposer ; la table se mit à trépigner, signe qu'elle voulait être interrogée. — Acceptez-vous la proposition de M. P... ? — Oui ! oui ! oui ! — Veuillez compter alors. — Un certain nombre de coups furent frappés. P... compta son argent. Le nombre de dollars indiqué y était bien. Dès lors il insista pour que cette opération se renouvelât à chaque séance. Notre comptable invisible ne s'y refusa jamais ; jamais il ne se trompa, autant de dollars autant de coups ; pour indiquer une fraction de dollar le pied de la table restait levé un instant, puis retombait mollement au lieu de frapper un coup vigoureux.

Un incident des plus singuliers marqua un soir cette épreuve trop souvent répétée. P... vérifiait le total indiqué : ah ! cette fois je les prends en faute, s'écria-t-il, le compte n'y est pas. — Comme une réponse à cette exclamation, la table frappa trois coups d'une violence inouïe. — Comment ! vous prétendez ne pas vous être trompé ? mais il manque trois dollars. — Non ! — Peut-être est-il resté quelque argent dans l'autre tiroir, dit Mme P... On y alla voir. Une pièce de 50 centimes y avait été oubliée. — Il manque encore 2 dollars 50, dit P... — Non ! — Comment, nous aurait-on volé ? — Non ! — S'est-on trompé en rendant de la monnaie ? — Non ! — Aurions-nous payé cette somme et oublié de l'inscrire ? — Oui ! — P... et sa femme se consultèrent. Impossible, nous n'avons rien payé aujourd'hui. — Si !!!

Le fils P..., qui n'avait pas pris part à la séance, arriva au milieu du débat. — Georges, as-tu pris de l'argent dans la caisse ? — Moi, papa ? mais non, tu sais bien que je ne prends jamais d'argent sans ta permission. — Mais il manque 2 dollars 50 ! — 2 dollars 50 ? ne te souviens-tu pas, maman, que ce matin, j'étais seul au magasin, la blanchisseuse redescendait, tu m'as crié d'en haut de lui payer 2 dollars 50 ?

Confusion des P... ; la table danse de joie.

ÉCRITURE INSPIRÉE. — CONSULTATIONS MÉDICALES. — Nos communications devenaient de plus en plus intéressantes. Des parents, des amis se faisaient reconnaître, mais le mode de communication était bien lent, bien incomplet. On répondait à nos questions, mais ces réponses n'étaient-elles pas le reflet de nos propres pensées ? Un soir, ma main droite fut saisie d'un tremblement que je ne pus maîtriser. Cela dura bien un quart d'heure. Aux séances suivantes, ce tremblement se renouvela avec un redoublement d'intensité ; ma main s'agitait violemment, frottait la table, se retournait et la frappait avec une force si grande que les doigts m'en faisaient mal tout le reste de la soirée. Enfin l'on me dit d'écrire. Les premiers essais furent à peine lisibles ; au bout de quelques jours j'écrivais couramment avec une rapidité que je n'ai jamais pu atteindre volontairement.

Parmi les amis qui s'étaient fait connaître, le docteur Guinand, médecin homéopathe, spirite convaincu, mort presque dans mes bras, quelques années auparavant, était le plus assidu. Il était devenu le gardien du cercle et mon guide fidèle. Ce fut lui qui me fit écrire. Que de pages édifiantes, que de sages conseils il a su faire tracer par mes doigts inhabiles ! J'ai eu le tort de ne pas conserver toutes ces communications ; j'en citerai cependant deux de celles que j'ai retrouvées. La première est en réponse à une question sur les communications mensongères :

« Quand vous vous réunirez pour invoquer les esprits dans un but utile, moral, sérieux, que vous ne chercherez qu'à vous instruire dans la vérité ou à aider votre prochain, vous ne serez pas trompés, car de purs esprits seuls auront le droit de vous répondre. Ce n'est que la recherche de distractions futiles, la vaine curiosité qui amène les mystifications dont on se plaint. »

La seconde nous fut donnée spontanément quelque temps après :

« Commencez-vous à comprendre dans quel but il nous est permis de communiquer avec vous ? Nous vous soulageons dans vos maux, nous pouvons alléger vos peines, et vous trouvez des consolations dans notre commerce ; mais comment pourrions-nous nous immiscer dans les affaires terrestres, dans les questions d'argent qui font la préoccupation journalière des hommes ? Parfois nous pouvons annoncer un fait qui est à notre connaissance, donner un conseil selon notre appréciation, mais ce n'est pas de notre ressort. Notre vraie mission ne concerne que ce qui peut soulager les maux de l'humanité et rendre les hommes meilleurs et par conséquent plus heureux.

« Tel qui s'attache à cette voie peut y marcher avec satisfaction, mais la plupart veulent des démonstrations physiques, cherchent à nous faire

« servir d'oracles pour toutes les affaires de ce bas monde. Est-il étonnant
« qu'ils aient des déceptions ? Vous voyez la vraie voie ; persévérez et votre
« lucidité spirituelle ira en augmentant.

« Voyez dans le spiritisme un bienfait du père de tous, dont vous devez
« être reconnaissants. Ne cherchez pas à aller trop loin, mais croyez, remer-
« ciez et attendez. — Ne demandez pas pourquoi ces choses ne sont pas
« venues plus tôt, ni jusqu'où elles iront. Il faut un commencement à toutes
« choses humaines et ce n'est que peu à peu que les yeux s'ouvriront à la
« lumière. Bienheureux ceux qui, jugeant du pouvoir par les bienfaits
« reçus, croient et attendent. »

Je le répète, à cette époque je ne connaissais pas les œuvres de Kardec, je n'avais lu aucun ouvrage sur le spiritisme ; mes souvenirs ne pouvaient donc rien me suggérer. Depuis, j'ai lu bien des livres sur cette matière, j'y ai retrouvé les mêmes principes, les mêmes idées que ma main traçait inconsciemment, il y a vingt-cinq ans, sous l'inspiration du docteur Guinand et d'autres esprits.

Le bon docteur ne se contentait pas de nous donner de sages avis ; il me dictait une ordonnance quand il y avait quelqu'un de malade chez nous. Je me souviens d'une description diagnostique de la maladie d'un des enfants P... Elle remplissait trois pages et étonna grandement un médecin à qui on la soumit et qui ne trouva rien à y changer. Elle n'était certes pas de mon cru, car je ne connaissais rien à la médecine. J'ajouterai que le docteur Guinand guérissait toujours nos malades. Depuis, à quelque époque et en quelque circonstance que j'ai fait appel à son savoir et à sa bienveillance, le bon docteur ne m'a jamais refusé ses conseils.

Après de tels commencements, on supposerait, naturellement, que j'ai continué avec ardeur des recherches qui promettaient tant. Hélas ! l'homme est ingrat ; il ne sait pas toujours apprécier les bienfaits. Puis, il est le jouet des circonstances. Les P... partirent, je quittai Montgomery à mon tour pour m'établir à Baltimore. Dès mon arrivée je me trouvai fortuitement en relation avec des spirites. Nous eûmes quelques séances, mais après la fièvre de curiosité qui avait fait tout le monde s'occuper de ces phénomènes, la réaction était venue, et l'on m'avisait charitablement que cela me ferait le plus grand tort dans le monde et que mes intérêts en souffriraient. J'écoutai ces conseils et m'abstins ; cependant, de temps à autre, les occasions se présentaient d'elles-mêmes, inopinément, comme une invitation à reprendre ces pratiques. On organisait une séance à l'improviste, souvent avec de simples curieux ; on n'obtenait pas grand'chose et le lendemain je n'y pensais plus.

Il y a quatre ans, nous avons organisé un petit groupe français, trois personnes seulement ; nous nous réunissons régulièrement deux fois par semaine. Nos amis nous sont revenus, mais j'ai été longtemps avant de pouvoir écrire et encore ne le fais-je que rarement. On n'a pas été sans me reprocher mon ingrate faiblesse. L'esprit de mon grand-père me disait, il y a quelques mois : « Plusieurs fois on t'a donné une invitation à croire, à « pratiquer, nous t'avons pour ainsi dire tendu la main... Tu avais bien « commencé, puis tu as négligé et finalement abandonné la pratique spirite « avant même d'être arrivé au point de comprendre. A cause de cela, tes « facultés n'ont pu être développées comme nous l'aurions voulu. Enfin, tu « t'y es mis et tu persévères. Tu dois déjà en ressentir les bienfaits. Mais, « que d'années perdues ! que de services tu aurais pu rendre, ingrat ! »

PHÉNOMÈNES DIVERS. — RÉPONSES A DES LETTRES CACHETÉES. — ÉCRITURE DIRECTE SUR DES ARDOISES. — MAINS MATÉRIALISÉES.

Pendant longtemps notre petit groupe a dû se contenter des communications par coups frappés ou par l'écriture inspirée : nous n'en suivions pas moins avec intérêt les phases si diverses de médiumnité qui se révèlent chez les spirites américains. Deux fois, j'ai envoyé des lettres cachetées et non adressées, à un médium du Massachusetts : j'ai reçu des réponses correctes, signées des initiales de l'esprit et accompagnées de la description très exacte de mon correspondant invisible.

L'hiver dernier, M. Pierre O. Keeler, médium de Washington, vint donner des séances à Baltimore. J'allai le consulter. J'avais préparé d'avance six petits carrés de papier sur chacun desquels j'avais écrit quelques mots à l'adresse d'un ami invisible : « Un tel n'avez-vous rien à me dire ? » ou quelque chose d'approchant. M. Keeler me dit de prendre deux ardoises neuves, de les essuyer avec une éponge humide et de les lier au moyen de mon mouchoir après avoir introduit entre elles un petit bout de crayon. Cela fait, il écrivit sur une petite feuille de papier : « Georges, veuillez, je vous prie, inviter les esprits que Monsieur demande à venir se communiquer. » Il jeta ce papier sur mes petits carrés, que j'avais placés, roulés le plus petit possible, en un tas sur la table. M. Keeler n'y toucha pas, non plus qu'à mes ardoises, qu'il me dit de tenir appuyées contre ma poitrine.

Après quelques moments d'attente, le grincement du crayon sur l'ardoise se fit entendre. Quand je les déliai je trouvai les deux ardoises couvertes d'écriture. Il y avait six réponses, *signées en toutes lettres*. Une entre autres, de douze lignes, portait bien le cachet du style de mon correspondant et, chose remarquable, elle était signée « MM. M. Hamilton », tandis que j'avais écrit simplement « MM. Hamilton », oubliant de mettre l'M initiale

de *Mary*, prénom de ma vieille amie. Deux de ces réponses étaient en français, les quatre autres en anglais. Une était écrite au crayon bleu, deux au crayon rouge, bien que je n'eusse fourni à mes correspondants qu'un fragment de crayon d'ardoise.

J'allais oublier une autre expérience du même genre qui ne laisse aucun doute sur l'identité de l'esprit évoqué. Peu de temps avant ma visite à M. Keeler, le fameux Slade s'arrêta quelques jours à Baltimore. J'allai le voir et j'obtins cinq ou six communications peu importantes, signées d'initiales. Une seule était en réponse à ma demande. Je n'avais donné qu'un nom. Or, le lendemain, deux dames de notre cercle allèrent voir Slade. L'une, veuve mariée en secondes noces, avait de son premier mariage un tout jeune enfant que son second mari aimait beaucoup; il n'en parlait que comme *notre fils*. L'enfant mourut : il y a de cela bien des années. Or, M. Slade ayant invité cette dame à écrire sur une ardoise le nom de la personne avec qui elle voulait communiquer, elle écrivit le prénom de son fils et sans y songer, le nom de son second mari. Slade tint un instant l'ardoise appuyée sous le rebord de la table, puis : « C'est votre fils que vous demandez. Pourquoi ne lui avez-vous pas donné son vrai nom ? — Comment ? je ne comprends pas... — Vous avez écrit votre nom de famille actuel. Ce n'est pas le sien puisqu'il est d'un premier lit. — Comment savez-vous cela ? demanda la dame, stupéfaite et ne s'apercevant qu'alors de son erreur involontaire. — C'est lui-même qui me le dit.

L'incrédule qui ne voit dans les phénomènes spirites qu'hallucination ou mystification serait bien aimable s'il m'expliquait comment M. Slade ou son démon familier pouvait savoir une chose que la dame elle-même avait oublié momentanément.

Mais revenons à M. Keeler. Le soir il donnait une séance publique de matérialisation partielle. Nous y allâmes. Dans l'angle d'une salle dont les murs pleins et le plancher solide purent être examinés à loisir, on tendit une corde sur laquelle on fit glisser les anneaux d'un rideau de lustrine de manière à former une sorte de cabinet noir ouvert par le haut. Ces apprêts se firent en vue de tout le monde, la première rangée de chaises n'étant à guère plus d'un mètre du rideau. Dans ce petit réduit triangulaire, M. Keeler plaça un petit guéridon sur lequel il posa une vieille guitare, un tambour de basque, et deux petites baguettes. Il n'y avait guère place pour autre chose. Avant de fermer le rideau, il invita les personnes présentes à s'assurer qu'il n'y avait personne de caché dans ce petit coin et que l'étoffe du rideau était intacte et solide, qu'il ne s'y trouvait ni fentes ni trous. Ce qui fut vérifié par plusieurs messieurs, citoyens bien connus.

Le médium annonça alors que l'esprit qui l'aidait dans ces manifestations, était celui de Georges Christy, des fameux *Christy's Minstrels* (Ménestrels noirs, troupe fondée par Christy et qui eut un grand succès aux Etats-Unis. Ils imitaient les chants et danses des noirs, en y mêlant des lazzi très amusants. Georges était le clown). Il plaça trois chaises contre le rideau et invita deux personnes à y prendre place avec lui pour former une sorte de « batterie » ou pile. Elles lui tiendraient les mains et pourraient affirmer qu'il ne les avait pas eues libres un instant. Ces trois personnes ainsi placées, avaient le sommet de la tête au niveau de la hauteur du rideau. L'aide du médium déroula alors un autre drap de lustrine noire dont il recouvrit les trois personnes, l'agrafant au rideau des deux côtés du cou de chaque personne dont il recouvrait le corps et les pieds, ne laissant que la tête de visible.

Une dame joua quelques airs sur l'orgue puis Georges annonça sa présence par trois coups frappés. Alors commença le brouhaha le plus extraordinaire. On eût juré que, dans ce petit coin où une personne aurait eu de la difficulté à se retourner, il y avait une demi-douzaine d'ouvriers qui traînaient de lourds meubles, les laissaient tomber, frappaient de grands coups de marteau!... Cela dura quelques minutes, puis le calme se rétablit. Soudain les cordes de la guitare résonnèrent sous une main exercée, le tambour de basque fut agité au-dessus de nos têtes, les baguettes firent entendre un roulement à faire envie au plus fameux tambour, on entendit tour à tour la *diane*, la *générale*, la *retraite*.

Cette première partie du programme ayant pris fin, M. Keeler annonça que des esprits voulaient communiquer avec leurs amis présents. Il fallait changer la « batterie », et les esprits désigneraient eux-mêmes les deux personnes, un monsieur et une dame, qui formeraient la chaîne avec le médium. Je fus le monsieur choisi et je pris place, la tête et le dos touchant le rideau et le corps recouvert du drap noir. Je tenais les deux mains du médium. Un aide présentait, par-dessus nos têtes, des crayons et de petits cahiers de papier qui étaient aussitôt saisis par des mains agiles. On percevait distinctement le bruit du crayon courant avec rapidité sur le papier, puis les petites feuilles, pliées en deux, étaient lancées dans la salle. Chacune contenait un message plus ou moins long, parfois une phrase, un simple nom. Il en fut lancé ainsi une cinquantaine à l'adresse de personnes présentes. Nous en reçûmes pour notre part une demi-douzaine émanant de mes correspondants du matin.

Puis vint le phénomène le plus intéressant. Certains esprits voulaient communiquer plus directement avec leurs amis : à cet effet, une main saillait subitement de cette étoffe noire et indiquait la personne demandée,

Elle lui serrait la main et écrivait un message sur une tablette, nos épaules servaient de pupitre, ce qui nous permettait de bien observer. J'ai serré une de ces mains, elle était ferme, tiède, comme la main d'un être vivant. Un incrédule voulut retenir trop longtemps une main qui l'avait appelé : elle se *fondit entre ses doigts*. Une dame, effrayée, osait à peine appuyer sa tablette sur mon épaule. Je l'encourageai ; la main prit le crayon et commença d'écrire. Machinalement, et sans songer à mal, je tournai la tête pour suivre des yeux cette opération. La main lâcha le crayon, saisit délicatement mon pince-nez et le tendit à l'aide qui se tenait à côté de la dame ; elle reprit le crayon, acheva son message, et reprenant le pince-nez, disparut. Un instant après je sentis quelque chose glisser le long de mon front et mon pince-nez fut replacé sur mon nez.

Les personnes de ma société et moi, nous suivions attentivement les différentes phases de ces manifestations. Nous pûmes constater la présence de quatre mains bien différentes : une main forte et rude, main de travailleur, une autre plus fine, une main de femme, d'un modèle admirable, dont on voyait le bras jusqu'à la saignée, et une main d'enfant, de fillette. Cette main d'enfant se posa légèrement sur mon crâne et se plut, pendant quelques instants à me lisser les cheveux, comme ferait un enfant caressant. Je ne pouvais la voir, mes amis me la dépeignirent après : une petite main brune potelée, pouvant appartenir à une fillette de 12 à 14 ans. Je la reconnus. C'était pour moi une preuve concluante. J'avais prié le jeune et cher esprit de me faire connaître sa présence.

Derrière nous, dans un petit triangle obscur, il y avait bien du mouvement. On nous frôlait rapidement, on nous touchait, on nous poussait. Une main pesante s'abattit plusieurs fois sur mon épaule, une autre me tirait par la manche comme pour appeler mon attention. Je sentis un corps léger s'appuyer sur mon dos ; la sensation était bien nette, quoique le dossier de ma chaise se trouvât entre nous. Deux petites mains s'appuyèrent sur mes épaules, puis m'entourèrent le cou.

Voilà ce que j'ai vu et senti à une séance publique donnée par un médium professionnel. Cinquante personnes l'ont vu comme moi. Il y avait là des hommes respectables, soupçonneux, qui avaient suivi les préparatifs, touché et examiné les objets, les murs, le rideau. Tous s'en allèrent convaincus qu'il y avait là une force surnaturelle, intelligente, qu'ils ne pouvaient ni expliquer ni nier.

Des phénomènes aussi singuliers devaient bientôt se produire *chez moi*, là où il ne pouvait y avoir ni trucs ni compères. Je suis convaincu qu'il n'y en avait pas chez M. Keeler, mais enfin, il gagnait sa vie à son métier de

médium et pouvait être suspect. Notre petit groupe de chercheurs, après quatre années de travaux patients, ne s'attendait guère à ce qu'il allait voir. En voici le récit fidèle.

(*A suivre.*)

P. J. DE GOURNAY.

A PROPOS DE TÉLÉPATHIE

J'ai eu déjà l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue*, de M. A. S. (lisez A. Sabatier, prof. à la Faculté de théologie protestante de Paris), au sujet d'un article publié par lui dans le « Journal de Genève » sur les phénomènes et la valeur du Spiritisme. Or, ayant lu les « *Phantasms of the living* » M. A. S. vient, dans deux nouveaux articles, d'exprimer son avis motivé, tant sur l'œuvre poursuivie en Angleterre par la Société de recherches psychiques, que sur celle récemment entreprise en France sous la haute direction de M. Ch. Richet. Peut-être n'est-il pas sans intérêt de connaître la position du savant professeur vis-à-vis de ces tentatives qui pourront et devront, dans un avenir plus ou moins lointain, nous éclairer définitivement sur des questions d'un intérêt capital pour tous : l'âme, son existence, sa vie, son avenir.

Voici d'abord comment l'auteur parle de l'impression que lui a laissée la lecture des « *Phantasms of the living* » : « La lecture de ce volume n'est pas très agréable ; mais elle est bien curieuse. On n'en sort pas convaincu, mais singulièrement troublé dans la paisible indifférence de la sagesse sceptique et vulgaire..... » C'est quelque chose, assurément, que de réussir à secouer la torpeur nonchalante où tant d'hommes intelligents et instruits se complaisent. Un premier pas est ainsi fait ; d'autres, nécessairement, suivront. Comment ne pas vouloir, de toute l'énergie de sa volonté, pénétrer des problèmes qui, insoupçonnés tout à l'heure, maintenant se dressent énigmatiques, troublants, devant l'esprit curieux et avide de science ?

Plus loin, l'auteur reprend : « Tout cela (les faits cités dans le volume) est fort curieux et fort étonnant. Mais tout cela ne produit pas la conviction scientifique. Voici pourquoi : ces sortes de phénomènes ne se produisent guère que la nuit, bien rarement en plein jour et devant plusieurs personnes à la fois, de caractère différent. Puis, quand on veut poursuivre l'expérience, on arrive toujours à une déception finale. Ainsi, voilà ce M. B... qui apparaissait, disait-il, à volonté. Or, il n'a jamais pu apparaître qu'aux mêmes personnes. M. Gurney lui demanda de vouloir bien se montrer chez lui. Or, M. Gurney écrit loyalement ceci : « Bien qu'il ait tenté plusieurs fois l'expérience, il n'a jamais réussi. » (Journal de Genève, 11 octobre 1891).

Plusieurs observations s'imposent au sujet de ce paragraphe. D'abord, il n'est pas exact de dire que ces sortes de phénomènes ne se produisent guère que la nuit. Les *Phantasms of the living* en renferment un assez grand nombre — dont quelques-uns des plus remarquables — qui se sont produits en plein jour. Mais à supposer que les manifestations qui ont lieu de jour, fussent aussi rares qu'on le prétend, en quoi, je le demande, cela infirmerait-il la réalité des autres? Est-ce que les étoiles sont moins *vraies* pour ne briller, à *nos yeux*, que la nuit? Et les feux follets? Et tant d'autres manifestations qui ne deviennent sensibles pour nos sens obtus que le soir? Je dirai plus : la rareté absolue d'un phénomène quelconque ne prouve rien contre ce phénomène lui-même. Pourvu qu'il ait été bien observé, bien décrit, qu'on en ait élagué toutes les causes d'erreur, il n'en faut pas plus, pour que ce phénomène, par là même, acquière droit de cité dans la science. Quand il n'y aurait eu qu'une seule chute d'aérolithes, cela ne suffirait-il pas pour donner tort à Lavoisier, et pour établir, sans conteste possible, l'existence de pierres dans le ciel? Ainsi en est-il des phénomènes dont il est ici question. Mais loin qu'ils soient rares, ils se multiplient de jour en jour; et à mesure que le nombre en augmente, l'observation aussi en devient plus précise, plus réellement scientifique, sinon dans le fond, toujours au moins dans la forme.

M. A. S., du reste, a eu le grand tort de ne pas faire une distinction assez nette entre les phénomènes spontanés et les phénomènes provoqués. Les premiers sont affaire d'observation; les autres, d'expérimentation. Lesquels nous en apprendront le plus au sujet de l'âme et de sa survivance? Sans vouloir répondre d'une manière absolue à cette question, on peut cependant, je crois, faire cette remarque générale, qui a sa très grande importance : c'est que les *apparitions des morts*, les fantômes ou les revenants, dont tous les siècles et tous les peuples fournissent leur contingent, ont dès longtemps répondu, *spontanément*, par le fait irrécusable, à la question qui n'a pas cessé de faire le tourment de nos contemporains, à savoir si l'âme subit la mort du corps ou si sa destinée est autre. On a bien pu, l'on peut encore nier la haute valeur de ces manifestations. Elles n'en demeurent pas moins ce qu'elles sont, et au jour, prochain peut-être, qui aura vu se dissiper les derniers préjugés qui nous en cachent, à l'heure actuelle, le sens clair et précis, on sera bien obligé de reconnaître que les morts supposés n'ont cessé, en aucun temps, d'apporter aux vivants les preuves les plus palpables d'une existence continuée au-delà de la tombe. Ce n'est pas leur faute, certes, si nous en sommes encore à tâtonner, aveugles plus ou moins volontaires, à l'entrée de ce vaste domaine.

Pour ce qui est des phénomènes provoqués, la presque unanimité de ceux qui s'en sont occupés, confessent et reconnaissent que les résultats les plus complets, les faits les plus convainquants, sont obtenus lorsqu'on s'y attend le moins, c'est-à-dire d'une manière en quelque sorte également spontanée. Ce n'est pas lorsqu'on *veut le plus*, qu'on réussit le mieux; bien souvent, c'est au moment où l'on va désespérer, tout abandonner, que les manifestations, tout à coup, prennent un caractère qu'on n'avait pas prévu, et offrent des preuves longtemps réclamées en vain. Ne serait-ce pas là une des plus fortes raisons en faveur de l'hypothèse qui veut que nous nous trouvions ici en présence, non d'un phénomène ayant sa source uniquement ou même principalement en nous, mais d'un fait pour la production duquel nous est absolument indispensable le concours de collaborateurs invisibles, ayant leur intelligence et leur volonté propres, capables, je le crois, de résister aux orgueilleux qui voudraient les contraindre, mais disposés toujours à aider, de leur mieux, les hommes de bonne volonté qui cherchent la vérité d'un cœur simple ?

M. B. a-t-il affirmé, comme le veut M. A. S., qu'il lui était possible d'apparaître à volonté? N'ayant pas sous les yeux les documents originaux, je ne puis trancher la question et ne veux pas insister sur ce point. Cependant, ce qui permet de supposer qu'il y a quelque exagération dans les paroles de M. A. S., c'est que, voulant une fois de plus tenter l'expérience de l'apparition, M. B. écrit aux auteurs des *Phantasms of the living* : « Cette nuit, vers minuit, je veux essayer d'apparaître..... », phrase, on le remarquera, qui est d'allure beaucoup plus humble que celle prêtée à M. A. par M. A. S.

Si, dans le cas présent, je veux dire au sujet de l'affirmation en question, nous nous trouvons en face d'une exagération *en plus*, ailleurs, c'est-à-dire dans le compte rendu de l'expérience elle-même, nous rencontrons une exagération *en moins*. Voici ce qu'en dit M. A. S. : « La personne à qui il se montra, en effet, et qui n'était point prévenue, confirme que l'expérience a réussi. »

Soit, en cette occasion, le fait s'est passé ainsi. Et l'on peut, en ne poussant pas plus loin, lui appliquer, à la rigueur, l'explication que, d'après les auteurs anglais, M. A. S. donne d'un autre phénomène du même genre : « Dans l'histoire que j'ai racontée, il y a huit jours, de l'apparition de M. B. à Miss Verity, l'image perçue par cette dernière est bien la production de l'activité mentale de Miss Verity. Mais pourquoi l'esprit de cette dame a-t-il créé et projeté cette image visuelle? C'est, disent nos psychologues anglais, parce que M. B. a mentalement agi sur l'esprit de cette dame. »

Mais voici qui, de toute manière, complique la manifestation, et en rend l'explication plus malaisée à l'aide de la théorie de la simple action mentale. M. B..., une nuit, voulut apparaître — ce n'était pas la première fois — à une certaine dame, dans une certaine chambre. Or, il se trouva que cette dame, ayant reçu une visite, lui avait cédé la chambre en question. M. B... ne savait rien de ce changement. Il voulut donc, de toute sa volonté, être vu dans la susdite chambre par la dame à laquelle il pensait. Or, la nouvelle occupante le vit parfaitement, et cependant ce n'est pas à elle qu'il avait désiré se montrer. Ne fallait-il pas qu'il y eût, dans cette apparition, quelque chose de plus qu'une simple action mentale de M. B... sur l'esprit de cette dame dont, encore une fois, la présence lui était inconnue? Peut-on, d'autre part, parler de l'apparition comme étant la production de l'activité mentale de la dame qui ne pensait pas plus à M. B... que celui-ci ne pensait à elle? N'est-il pas vrai que le phénomène, ainsi considéré, est plus intéressant, plus compliqué et d'une explication plus difficile?

Quant à l'affirmation absolue que M. B... n'a jamais pu apparaître à M. Gurney, elle est, me semble-t-il peu scientifique. Tout ce qu'il est permis de conclure de l'expérience tentée par ces deux Messieurs, c'est que M. Gurney n'a pas vu M. B... Aller plus loin, c'est s'exposer à l'erreur. Autre, en effet, est l'existence d'une chose, autre la vision de cette chose. Supposez un instant, par exemple, que Miss Verity, et cela eût pu arriver, n'eût pas la vision de M. B..., elle eût nié sans restriction aucune la manifestation de celui-ci. Au fait, elle aurait eu tort, puisque la manifestation avait eu réellement lieu. Certains phénomènes ne peuvent être perçus qu'à condition que le sujet se trouve dans des conditions physiologiques et psychologiques déterminées. M. Gurney se trouvait-il dans ces conditions? Que de choses autour de nous, dont l'existence ou la réalité ne saurait être contestée, et qui, toutefois, ne sont perceptibles, ou qu'à l'aide d'instruments perfectionnés ou qu'à l'aide de sujets doués de facultés spéciales!

Mais pour en revenir à l'expérience de M. Guerny, n'eût-il pas fallu, avant de conclure, l'essayer en présence d'un sensitif qui n'aurait rien su de M. B... ni de ses intentions? Si l'image de celui-ci s'était spontanément offerte à ce sensitif chez M. Gurney et en sa présence, l'expérience devenait intéressante. Il en résultait que si M. Gurney ne voyait pas le fantôme de M. B..., c'était faute d'une acuité de sens suffisante, et nullement en conséquence de l'impuissance de l'expérimentateur lui-même. Tous les hommes ne sont pas aptes à l'observation ou à la perception de certains phénomènes d'ordre ultra-subtil. De même que la lumière de l'aimant échappe à la vue ordinaire et se montre à celle plus affinée, de certains sensitifs, ainsi

ces sortes d'apparitions sont pour beaucoup comme si elles n'étaient pas, et prennent, au contraire, tous les caractères d'une réelle objectivité aux yeux de certains sujets. Ce sont des faits qu'il n'est permis ni d'ignorer ni de méconnaître.

L'auteur continue : « Mais le point essentiel est de savoir si ces phénomènes ont quelque réalité objective, ou, pour parler plus exactement, s'ils impliquent et décèlent une autre cause active que celle du sujet qui les perçoit et qui ne les perçoit que parce qu'il les produit. C'est le point sur lequel le public éclairé reste encore sceptique, et ce que je ne vois point, c'est comment les moyens de démonstration employés jusqu'ici pour vaincre ce légitime scepticisme y pourront réussir. »

N'y a-t-il pas contradiction évidente dans le fait de se demander, d'une part, si les phénomènes ont quelque réalité objective, et d'affirmer, d'autre part, que le sujet ne les perçoit que parce qu'il les produit ? Poser la question, c'est la résoudre. Quant à l'affirmation que le public éclairé reste sceptique sur le point de savoir s'il y a ou non réalité objective dans les phénomènes, M. A. S..., ici encore est à côté de la vérité. Son affirmation tout au moins est beaucoup trop absolue. Toutes les opinions, en effet, sont représentées dans la Société de Recherches psychiques : il y a ceux qui nient — ou à peu près — toute objectivité des phénomènes, ceux qui ne disent ni oui ni non, et ceux enfin qui ne craignent pas de prendre une position nettement affirmative. Donc, toute généralisation, comme celle de M. A. S. : *le public éclairé reste sceptique*, etc., ne peut qu'induire les lecteurs en erreur.

Après avoir discuté assez longuement les théories des savants anglais — de M. Gurney principalement — au sujet de ces phénomènes, M. A. S. dit : « Aucune méthode employée jusqu'ici n'a encore donné des résultats qui méritent le nom de scientifiques et, ce qui est plus grave, on ne voit pas qu'aucune en puisse jamais donner. » C'est, on le voit, catégorique. Vous n'avez rien obtenu de sérieux jusqu'à présent, et l'avenir vous réserve les mêmes déceptions que le passé. Donc, vous faites œuvre vaine. Nous voudrions discuter une à une les idées et affirmations de l'auteur quant à la valeur respective des méthodes d'observation et d'expérimentation, comme aussi en ce qui concerne les résultats acquis ou à acquérir dans ces domaines trop négligés, grâce aux préventions, tant des hommes de science que des autres. L'espace, malheureusement, nous fait défaut. Allons donc droit à la conclusion de l'auteur où l'on sent, comme dans d'autres passages de son travail, que, malgré tout, son esprit a été vivement frappé des phénomènes qui lui ont passé sous les yeux : « Peut-être s'étonnera-t-on que nous

ayons mis tant de soin à discuter des questions qu'on ne traite guère qu'en souriant. Il ne nous a pas seulement paru que la tentative faite par les savants déjà nommés était sérieuse; mais surtout nous avons cru bon d'avertir les personnes qui, éblouies par ces allures de démonstration scientifique, pourraient se laisser aller à une confiance dangereuse. Il est bon qu'elles se rendent compte de l'inanité de tous ces efforts pour établir la preuve expérimentale de l'ordre moral et spirituel. Pour bien des cœurs sensibles et des imaginations ardentes, la tentation serait grande de se laisser aller à ces croyances et aux pratiques qu'elles encouragent.

« Les Anglais ont toujours eu la tendance à donner à leur foi religieuse une forme et une démonstration positives. Ils ne désespèrent pas de prouver Dieu et l'âme et de réfuter le matérialisme par des preuves palpables, physiques ou mathématiques. Nous croyons qu'ils se trompent. Ce degré de confiance peut conduire à de grandes déceptions, et les déceptions peuvent mener à l'incrédulité. La puissance effective de la pensée s'affirme dans l'énergie de la conscience qui est la seule forme de sa révélation. La foi a sa certitude en elle-même; l'ordre moral repose sur le sentiment d'obligation. Ce sont là des preuves subjectives, sans doute, mais ce sont aussi les plus irréfutables comme les plus vieilles. Il faut s'y tenir. »

Que de choses à dire sur ces deux paragraphes! Ainsi l'âme ne pourra jamais être démontrée! Ainsi, il faudra toujours croire purement et simplement! S'en tenir aux preuves subjectives de la foi qui a sa certitude en elle-même, et de l'ordre moral qui repose sur le sentiment d'obligation! Fermons les portes et les fenêtres, nous en savons assez! La lumière qui nous éclaire a suffi à nos ancêtres, pourquoi ne nous en contenterions-nous pas comme eux? Hélas! oui, on exalte la science et les recherches scientifiques; mais si l'on rencontre des phénomènes qui choquent notre haute sagesse ou pour lesquels la formule ou la méthode scientifiques ne sont peut-être pas encore trouvées, vite on crie : casse cou! Revenons en arrière, il pourrait y avoir du danger à aller plus avant. Que de fois, dans le cours des siècles, ces conseils de prudence n'ont-ils pas retenti! Que de mal n'en est-il pas résulté pour l'humanité! Et toujours, ils reviennent, variés peut-être dans la forme, identiques au fond. Eh bien, si M. A. S. n'a pas été convaincu par les *Phantasms of the Living* de la possibilité d'une démonstration palpable, scientifique, de l'existence de l'âme, nombre de ses lecteurs n'auront pas été davantage convaincus de l'excellence des raisons sur lesquelles il appuie ses négations. Pour moi, dussé-je être accusé d'être de ces cœurs sensibles ou de ces imaginations ardentes dont il parle, je demeure persuadé que les savants anglais qui sont entrés dans cette voie

tant décriée, et les savants français qui à leur exemple, se sont mis à l'étude des mêmes phénomènes, accomplissent plus qu'un droit, un devoir. Et je leur dis, comme à tous les chercheurs de bonne volonté : Bravo et merci !

D. METZGER.

CHRONIQUE

Théosophie. — La mort de Mme H. P. Blawatsky a été suivie du voyage du colonel Olcott à Londres, où il a pris des mesures tendant à développer le mouvement théosophique en Europe. A ce propos, on lit dans le *Lotus Bleu* (1).

« L'œuvre asiatique du colonel Olcott, la rapide diffusion des écoles théosophiques aux Indes, et la poussée donnée par notre mouvement, en Occident, à la Renaissance orientale, ont le don d'exaspérer une certaine classe d'individus qui ont tout emprunté à l'Orient, et qui voudraient bien encore y accaparer l'éducation de l'enfance comme ils l'ont si longtemps accaparée chez nous ; ils ont même essayé, et très adroitement, d'accaparer la Société théosophique en France, mais ils n'ont réussi qu'à faire publier des apologies de Loyola par quelques feuilles moins mystiques que mystificatrices, et à organiser un mouvement néo-cabaliste ou néo-chrétien qu'il sera désormais difficile, même aux plus naïfs, de confondre avec la Théosophie, malgré les efforts persistants de ces meneurs pour faire naître cette confusion, et en profiter. »

Les accointances jésuitiques des pseudo-orientalistes n'ont jamais fait de doute pour les clairvoyants. Les mystifiés ouvriront-ils enfin les yeux ?

Le rapport du secrétaire de la section européenne dit :

« Le rapport que nous avons à faire sur la France n'est pas entièrement satisfaisant. L'avenir semblait très brillant il y a quelques années, quand notre regretté frère Dramard était président de la branche l'*Isis*, et F. K. Gaboriau directeur de l'excellente revue théosophique le *Lotus*. Mais Dramard mourut, et Gaboriau fut forcé d'abandonner le journal auquel il avait consacré toute sa fortune, par suite de dissensions. Ceci fut dû surtout aux intrigues d'un étudiant intelligent, actuellement connu sous le nom de plume de Papus. Il fonda une revue en opposition au *Lotus*, et se mit délibérément et ouvertement à l'œuvre pour essayer de détruire l'influence néfaste de H. P. B. en France. Une nouvelle branche fut fondée par Papus et d'autres sous le nom de l'*Hermès*, mais elle ne tarda pas à sombrer à son tour sous les intrigues du premier, qui enfin devint un ennemi si avoué du mouvement théosophique en France qu'on fut obligé

(1) Numéro de septembre, p. 11.

de l'expulser publiquement de la Société. Nous avons donc à lutter avec un mouvement apparemment hostile, un méli-mélo de je ne sais quel néo-cabalisme, néo-christianisme, néo-magisme, néo-spiritisme, etc., où tout ce qui a quelque valeur a été pris, sans reconnaissance, dans les ouvrages théosophiques.

Occultisme. — Sous le titre : *Dernier adieu à la Société théosophique, l'Initiation* (1) contient une fois de plus l'oraison funèbre de la théosophie en France :

« Un peu vexé du succès indéniable de l'Occultisme en France, le président de la S. T. a décliné l'honneur d'une invitation, à lui gracieusement faite par le président du groupe d'études ésotériques.... La S. T., de l'aveu même de son dernier rapport publié à Londres, possédant une foule de Mahatmas, n'a pu établir que six branches sur le continent. Il est vrai qu'en Chine au Kamchatka et dans les quelques astres de notre système solaire, la S. T. se multiplie d'une façon prodigieuse, si l'on en croit du moins les organes « officiels » de la Société. Quand donc toutes ces petites sectes cesseront-elles d'intriguer pour se livrer sans parti pris à l'étude impartiale de la Vérité..... »

Quelques lignes du *Lotus Bleu* pour finir (2) :

« inutile de chercher à faire de la Théosophie une chose à la mode, à y attirer le plus possible d'adhérents, à y admettre le premier curieux venu dans un moment d'enthousiasme. Les succès de ce genre sont des feux de paille, et nous pouvons les laisser aux Sociétés qui déclarent posséder une nouvelle branche dès que quelqu'un leur écrit pour demander des renseignements. »

Ces extraits n'ont pas besoin de commentaires.

Presse italienne spirite. — La cause spirite gagne du terrain en Italie, brillamment soutenue par : 1^{re} *Les Annali* (27^e année). Son directeur M. Nicotro Philalete, kardéciste progressiste et éclectique dans le meilleur sens du mot. tient ses lecteurs au courant de tout ce qui intéresse la doctrine. Le numéro de septembre, outre plusieurs articles de fond, relate, — d'après le *Saturday*, de Montréal, — sous le titre : *vision à distance*, un exemple saisissant de double vue au moment de la mort. Ce phénomène a eu pour effet *dûment constaté* d'empêcher, près de la station de Tiffin, un terrible accident de chemin de fer.

2^e *Lux* (4^e année, organe de l'Académie internationale de Rome pour

(1) Numéro de septembre, p. 281.

(2) Numéro de septembre, p. 13.

les études spirites. Président honoraire M. G. Borselli, sénateur) contient dans son numéro de juin dernier un article : *Prophéties*, dû à la plume de son directeur M. G. Hoffmann ; c'est dire toute la valeur de cette étude.

« Les réactions du moral sur le physique de l'homme, et réciproquement se retrouvent dans les rapports de l'humanité avec la planète qu'elle habite, dit M. Hoffmann. Il existe des lois, aussi absolues que celles des nombres, qui établissent une relation constante entre les conditions psychophysiques de la Société, et les perturbations géologiques, la disparition même des races (1) ».

Suivent, d'après une revue américaine, les prophéties du savant professeur R. Buchanan, annonçant une série de catastrophes qui menaceraient notre humanité dans un avenir prochain. Elles ont trait, d'une part, aux événements politiques et sociaux, de l'autre aux perturbations atmosphériques, et aux cataclysmes géologiques qui bouleverseraient des nations entières. Les mouvements séismiques sous-marins seraient le point de départ de raz-de-marée qui produiraient, sur les bords du Pacifique et de l'Atlantique, d'immenses désastres, — inopinément, — en quelques heures.

3° *La Sfinge*, directeur M. E. Ungher (revue de propagande spirite, Rome, 2^e année), contient une série d'articles prophétiques, en concordance, sur plusieurs points, avec les précédents. Il convient de remarquer, qu'en ce qui concerne l'accroissement inaccoutumé de l'activité solaire, l'augmentation remarquable des taches et des facules, les observations des astronomes donnent un commencement de sanction matérielle à ces prévisions médianimiques.

4° *Le Vessillo* (2) (1^{re} année, Vercelli), dans un article de l'Esprit de Rochester, donne, à son tour, des aperçus curieux. La terre arrive à une époque critique ; un cycle va finir ; les ruines, les effondrements menacent notre pauvre humanité ; mais, — et c'est ce qui fait l'originalité de cette communication, — du sillon sanglant de ses souffrances surgira un missionnaire divin. Une étude de M. le capitaine Volpi : *le cataclysmisme futur*, rappelle la théorie du D^r Fuster sur la périodicité des déluges, et fait entrer en ligne de compte les phénomènes solaires qui, eux aussi, auraient leur période d'accroissement progressif, d'où peut résulter une rupture de l'équilibre magnétique terrestre. Ce concours de forces subversives pourront précipiter singulièrement le dénouement.

Ce n'est pas la première fois que sont faites des prédictions analogues.

(1) *Lux*, p. 202 (juin 91).

(2) Numéro de septembre 91.

C'est un signe des temps. M. Volpi convie, à la solution du redoutable problème, les savants les plus autorisés.

SPIRITISME ET DÉMON.

Comparaison et rapprochement entre les enseignements donnés par les Esprits, ceux donnés par l'archevêque catholique Fénelon à son élève le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et ceux que donne actuellement un prêtre catholique sous forme de lettre à une dame.

Les Esprits nous enseignent ce qui suit avec exemples à l'appui :

Les âmes après avoir accompli leurs premières évolutions dans certaines espèces domestiques du règne animal, qui sont pour elles une sorte d'apprentissage, deviennent ensuite des âmes humaines acquérant dans des existences successives la conscience et la pleine responsabilité de leurs actes.

Leur progrès intellectuel et moral, indéfini, est une loi commune pour toutes. Elles progressent ainsi, en passant par un plus ou moins grand nombre d'épreuves ou existences corporelles, selon le zèle et le libre arbitre de chacune. Dans l'intervalle de ces incarnations successives, l'âme, libre d'attaches matérielles juge ce qu'elle a accompli jusque-là et le point où elle en est.

Sa conscience est son propre juge ; elle est heureuse ou malheureuse, récompensée ou châtiée par ses qualités acquises ou par ses propres défauts. Dans un très grand nombre de communications, les Esprits nous ont décrit eux-mêmes ce genre de récompenses et de châtiments dans l'erraticité. Je cite une communication parmi celles à ma connaissance.

Un Esprit, bien connu d'un médium dans sa dernière incarnation sur la terre, était employé dans l'administration des postes ; il fit la connaissance d'une femme interlope qui le domina et l'amena à devenir voleur et faussaire dans la délivrance des mandats-poste.

Poursuivi pour ce fait, et découvert, après s'être caché, il fut incarcéré et condamné à deux ans de détention. Il subit cette peine, et mourut peu d'années après de la fièvre jaune, dans un pays étranger où s'était déjà rendue sa complice, afin d'échapper à l'action de la justice. Il mourut, abandonné par elle et passa de vie à trépas, persuadé que le corps seul constituait sa personnalité ; pendant qu'il devenait indélicat, sa mère réussissait mal dans la gérance d'une grande maison de commerce ; elle tombait peu à peu, avec sa jeune fille, dans une très grande gêne et son fils, qui touchait d'assez bons appointements resta sourd, ou à peu près, aux demandes réitérées de secours que lui adressait sa mère. Le chagrin abrégea ses

jours ! elle mourut dans un profond dénuement et fut inhumée comme les pauvres le sont dans notre état social actuel. Le médium étant le compatriote et l'ami de cette famille, a connu bonne partie de ces faits, il a pu contrôler facilement certains autres.

Deux autres communications ont été données typtologiquement, à ce médium, par ce même esprit, lequel lui a décrit, ainsi, sa vie de « l'au-delà » :

« Je me faisais une autre idée de la continuation de la personnalité après la mort, ce devait être l'anéantissement, à la fin de cette vie corporelle : j'ai su, à mes dépens, qu'il n'en est pas ainsi. Je crus rêver que j'étais mort, mais à la longue, me sentant exister comme par le passé, je raisonnai sur cet autre genre d'existence.

« Je cherchai à causer avec ceux qui m'entouraient ; je me vis abandonné de ces indifférents, et j'errai à l'aventure. Je suis, actuellement, à la condition d'âme à bien écouter la voix de ma conscience, laquelle, me reproche bien fort ma détestable conduite.

« D'abord, je bravai tout, et tous, mais ces bravades n'ont qu'un temps, j'expie cruellement ma double faute. Abandonné de tous, parents et amis.

« J'ai demandé à revenir sur la terre, afin de m'y conduire autrement ; mais ceux qui commandent ici me le refusent. J'erre à l'aventure, et ma conscience me reproche d'avoir été mauvais fils et employé indélicat. Cette façon d'errer, sans m'arrêter un instant, m'amène à demander *d'être anéanti comme être intelligent*. Je demande à recommencer, dans une vie future, cette même condition de fils et d'employé à la même administration, me faisant fort de ne pas revenir de nouveau ici, dans d'aussi détestables conditions. Je vais aller à l'aventure, ayant épuisé le temps de répit qui m'est accordé pour le parler, comme j'ai erré à ma condition d'homme de la terre, dans les derniers temps de ma précédente existence.

« Ce châtement, d'errer à l'aventure, face à face avec sa conscience, et d'écouter des bandes de gredins châtiés comme moi, vous amène bien tôt ou tard à demander grâce. »

Le guide de ce même médium ajouta spontanément à cet entretien, ce qui suit, toujours par la typtologie.

« Ce genre de châtement s'applique à bien des cas ; la victime poursuit son meurtrier ; les mauvais chefs sont poursuivis par des inférieurs injustement traités par eux ; les calomnieux par ceux auxquels ils ont nuï, les hommes qui enseignent sciemment des erreurs, dans un but d'inté-

« rôle personnel, sont interpellés par ceux auxquels ils en ont faussement
« imposé; les hypocrites qui ont trompé la confiance de certains hommes,
« sont durement punis, car ils sont exposés à être poursuivis par leurs vic-
« times: ceux qui ont abandonné leurs parents dans la peine, sont
« impitoyablement repoussés à leur arrivée ici, par les âmes de leur
« famille.

« Les juges iniques sont poursuivis par ceux qu'ils ont injustement con-
« damnés, qui deviennent ainsi leurs propres juges.

« Il faut donc bien se garder, étant hommes de la terre, et se bien con-
« duire pour ne pas avoir à répondre ici de pareilles fautes. »

Tels sont les enseignements que nous donnent les Esprits dans nos communications avec eux. Je vais citer maintenant, d'une façon textuelle, un alinéa du livre XVIII d'un roman devenu classique : *Télémaque*, composé comme chacun le sait, pour le duc de Bourgogne, par Fénelon. Ce livre XVIII est le récit de la descente aux enfers du fils d'Ulysse.

« Là, Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est
« une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes
« et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre
« nature ; ils n'ont point besoin d'autres châtiments de leurs fautes, que
« leurs fautes mêmes ; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ;
« elles se présentent à eux ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils
« cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs
« corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort
« qui puisse éteindre tout sentiment et toutes connaissances en eux... mais
« l'âme est comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laisse aucune consis-
« tance et il ne consume rien ; il dissout jusqu'aux premiers principes de la
« vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi-même : on ne peut plus
« trouver ni un appui ni un repos pour un seul instant : on ne vit plus que
« par la rage qu'on a contre soi-même. »

Il me serait trop long de continuer de citer in extenso ce même chapitre. Je mentionne seulement comme description l'analyse de certains châtiments qui figurent dans ce même chapitre :

« Les mauvais rois, les tyrans, les persécuteurs, ceux qui ont abusé de
« leur pouvoir sur les hommes retrouvent sur les bords du Styx ceux qu'ils
« ont persécutés et injustement traités : ces victimes y deviennent à leur tour
« leurs persécuteurs, les poursuivent de leurs reproches amers ou de leurs
« railleries ; et le dieu Caron empêche les coupables de pouvoir se sous-
« traire à ce genre de châtiments. Des furies en persécutent certains autres
« et les poursuivent cruellement en leur faisant voir dans un miroir leur
« propres défauts. »

Ces citations textuelles suffisent amplement pour établir une similitude complète entre les enseignements que nous donnent les esprits, et ceux donnés par un archevêque catholique au jeune héritier d'un trône. Où les avait-il puisés ces mêmes enseignements ? Poser la question, c'est la résoudre. Donc, à cette époque, certains prélats catholiques étaient en rapport d'une façon ou d'une autre, avec des intelligences extérieures qu'ils ne croyaient pas être le personnage « *appelé Diab!e*, puisqu'ils ne craignaient pas de transmettre par le livre, ces bons et utiles enseignements.

Je vais parler, maintenant, d'un ouvrage publié en 1878, par un prêtre catholique, le père Marchal, avec ce titre : *Esprit consolateur ou nos destinées*. Sous forme de lettres adressées à une dame, ce prêtre, notre contemporain, ancien aumônier militaire à l'armée d'Italie, en 1859, et à celle du Rhin, en 1870, fut un prédicateur de talent ; il a écrit, dans cet ouvrage, ce que je résume ici :

« Les enseignements que donnent les théologiens catholiques en matière
« de certains dogmes, et particulièrement sur celui de la vie future, est
« faux et erronné. Ces enseignements sont donnés dans un but d'asser-
« vissement des âmes et de domination temporelle. Cet enseignement est
« contre nature, contre bon sens et contre vérité. Après sa séparation avec
« le corps, ce que nous appelons la mort, l'âme redevient libre, juge ses
« propres actes, et d'après le degré de son avancement intellectuel et moral,
« elle se crée à elle-même son paradis où son enfer.

« Une loi providentielle et immuable, commune pour toutes, les force de
« s'acheminer vers le progrès, c'est-à-dire vers le véritable bonheur, cha-
« cune marche plus ou moins vite dans cette voie suivant sa propre volonté
« et d'après ses propres efforts. Les âmes exercent leur activité et leur
« intelligence dans ce but au moyen d'une série d'existences corporelles ou
« incarnations successives, dont elles peuvent ainsi diminuer ou augmenter
« le nombre. Chaque âme, incarnée ou non, possède un corps qui lui est
« propre, un corps éthéré, dont la composition et les qualités varient selon
« la qualité intrinsèque de l'âme qu'il enveloppe. Au moyen de certaines
« propriétés adéquates à ces corps éthérés, des relations intelligentes et
« suivies peuvent s'établir entre les âmes, même entre celles désincarnées
« et incarnées. On peut communiquer ainsi avec ses parents et amis qui,
« comme l'a très bien écrit Victor Hugo, sont les invisibles et non les
« absents ». Ce prêtre repousse et nie absolument les châtimens éternels
dans des flammes où des démons passent leur temps à vous tourmenter,
aussi bien que cette contemplation béate où, au dire des théologiens
catholiques, les âmes heureuses passeront l'éternité à chanter des can-
tiques et à louer le Seigneur.

Cette analyse est suffisante pour édifier sur la valeur des enseignements officiels donné par l'église chrétienne catholique, et le peu de cas que ne craignent pas d'en faire ouvertement certains membres de son clergé. D'autres, plus circonspects, refusent toute discussion même sur terrain neutre, avec ceux qui les y convient et qu'ils sentent de force à raisonner avec eux sur ces matières.

Je terminerai en citant le plus exactement possible des paroles que j'ai entendues prononcer par un prédicateur dans l'église de Saint-Ambroise à Paris, le jour de Noël 1890. Au moment où j'entrais dans cette église, l'orateur achevait à peu près en ces termes la péroraison de son sermon :

« Oui, mes Frères, ces âmes de nos parents et de nos amis qui nous ont « aimés et chéris sur la terre nous aiment et nous chérissent encore, elles sont « autour de nous, nous sourient et nous assistent bien souvent de leurs conseils comme autrefois. Elles restent sans cesse avec nous pendant le « temps, comme elles y resteront pendant l'éternité. »

J'attendais curieusement comment l'orateur terminerait cette belle période, mais il y coupa court, et acheva avec les formules habituelles cette instruction adressée aux fidèles, omettant seulement bien entendu de leur enseigner, où, quand et comment se passaient entre les âmes et les hommes ce qu'il venait de si bien expliquer.

Et maintenant la conclusion me semble bien facile à tirer, sur la valeur des enseignements officiels et intéressés donnés par certaines églises chrétiennes, en matière démoniaque. L'on parle à certaines de ces églises des faits de communications et d'apparitions entre visibles et invisibles, elles déclarent ces faits parfaitement authentiques, pourvu que ces prétendus miracles soient les faits de ses adhérents et veuillent bien se soumettre à leur contrôle pour recevoir leur estampille. Certaines cérémonies liturgiques sont alors créées, quelquefois même des églises s'élèvent, des pèlerinages sont fondés et un nouveau saint peut être au besoin ajouté au calendrier. Ce que vous déclarez, dit-elle aux spirites, est mille fois vrai, nous le savons mieux que vous : nos écritures saintes et nos enseignements reposent sur ce genre de faits et de révélations. Mais sachez-le bien : dans ce domaine, ce qui se passe dans nous et avec nous provient, selon le cas, de vierges, d'anges ou de saints, et tout ce qui passera hors de nous et sans nous, surtout certains enseignements donnés tout autrement que par nous, seront toujours l'œuvre du démon qui est, sachez-le bien, spirites, votre seul interlocuteur. — Que chacun juge la valeur de cette argumentation.

Capitaine BOULLE.

LE CONFÉRENCIER, LÉON DENIS, A TOULOUSE

« Encouragés par le succès des conférences publiques faites à Bordeaux par M. Léon Denis et, désireux de contribuer pour notre part et dans notre sphère d'action au mouvement d'opinion qui se dessine partout en faveur du spiritisme, nous avons pensé que la bonne parole de M. Léon Denis nous ramènerait quelques amis et grossirait nos rangs; aussi avons-nous fait appel au dévouement de cet apôtre zélé de la cause.

« Avec un désintéressement dont nous ne pourrions trop le remercier, M. Léon Denis a accueilli notre demande; il viendra à Toulouse, vers le 15 ou 20 novembre prochain donner deux conférences publiques et une conférence spéciale pour les spirites.

« Nous avons intéressé à notre projet l'un des membres les plus en vue de l'administration municipale, professeur de la Faculté des lettres; grâce à son bienveillant concours nous avons obtenu pour ces deux conférences publiques le grand amphithéâtre de la Faculté des lettres. Quant aux frais nécessités par ces deux réunions, nous y ferons face par une souscription volontaire faite par les spirites de notre ville; tous ont voulu nous assurer leur participation.

« Persuadé que ce fait ne peut vous être indifférent, je vous ferai le compte rendu de ces conférences et des résultats de la visite de M. Léon Denis à Toulouse; je vous adresserai tous les journaux qui en parleront. »

L. CADAUX.

Nous lisons ce qui suit dans le journal, le *Sud-Ouest de Toulouse* :

« *Conférences sur le Spiritisme.*—Deux conférences publiques sur le spiritisme seront données dans la salle de l'amphithéâtre de la Faculté des lettres, rue de Rémusat, par M. Léon Denis, conférencier de la *Ligue française de l'enseignement*, à Tours.

La première conférence aura lieu mercredi, 18 novembre, à 8 heures du soir. Elle aura pour sujet : *Le matérialisme et le spiritualisme devant l'histoire et devant la Révolution.*

Dans la deuxième conférence, fixée au dimanche 22 novembre, l'orateur traitera : *Le spiritisme devant la science et devant la raison.* »

M. Léon Denis nous écrit ce qui suit :

Je prépare une campagne de conférences spirites. J'ai commencé le 2 novembre au Mans (fête des morts); vers le 15, j'irai à Toulouse, où je n'ai pu me rendre en mai dernier, de Bordeaux, la demande de nos frères toulousains ne m'étant parvenue qu'à mon retour ici. J'y ferai trois conférences, deux publiques et probablement contradictoires (je laisse toute latitude à ces Messieurs sur ce dernier point).

Nos amis comptent sur la promesse d'un adjoint au maire de Toulouse et professeur à la Faculté des lettres, sympathique à nos idées, d'accorder, à cette occasion, l'amphithéâtre de la Faculté ; ce serait une faveur sans précédent. En décembre, j'irai à Rouen faire, sous les auspices de l'Union spiritualiste, deux conférences publiques sur le Spiritisme. On y compte obtenir la salle de l'Hôtel-de-Ville. Voilà pour cet hiver.

MAISONS DE RETRAITE

Cher M. Leymarie : Je suis depuis quelques jours en Algérie auprès de mes enfants, après avoir passé un été des plus agréables à la Pension internationale spirite à Genève ; elle a été fréquentée, plus encore que l'année dernière, par des spirites sincères et éclairés.

Le résultat matériel et moral est complet : cette vie de confraternité fait naître une prompte sympathie ; notre doctrine, bien comprise, peut seule expliquer ce fait entre des personnes de différentes nations étrangères l'une à l'autre, qui se séparent les larmes aux yeux en se donnant rendez-vous à l'année suivante.

Pendant les mois d'été, nous avons eu les visites de frères qui nous ont donné tout le temps dont ils pouvaient disposer ; les uns se reposaient des fatigues d'un travail absorbant ; les autres cherchaient des consolations ; d'autres voulaient approfondir les principes de notre philosophie et de la médiumnité. Nous avons visité souvent les Spirites de Genève et des environs, chez lesquels nous avons des séances intéressantes ; nous faisons ainsi des promenades agréables et chacun respire l'air pur des montagnes si favorable à la santé.

L'épreuve est donc faite pour le but que nous voulons atteindre : le bien-être physique et moral. Après deux ans d'essai, nous pouvons parler avec confiance de la *maison de retraite* à installer le plus tôt possible à Genève ; en dehors des personnes qui ont séjourné ici, pendant la belle saison, nous avons une catégorie de spirites intéressants ; ils attendent le fonctionnement régulier de la maison de retraite pour venir l'habiter, avec les petits moyens dont ils disposent, car ils ne sont pas riches, vivent petitement et isolés, sont âgés et ont besoin d'être entourés et soignés !... Ces frères qui voient approcher avec tristesse l'âge des infirmités et de l'abandon viendront frapper à notre porte et pour eux, spirites plus fortunés, donnez votre obole.

La charité ne doit pas rester lettre morte et le Spiritisme ne peut être inférieur aux autres sociétés ; si les consolations que donne notre philosophie sont admirables et nous aident à supporter les épreuves de la vie en nous donnant le moyen d'en diminuer l'acuité, n'oublions pas que la solidarité nous ordonne d'entrer résolument dans cette voie si large des maisons de retraite, à l'aide de nos frères.

Nous nous adressons à ceux qui désireraient prendre des actions, selon le mode dont nous avons parlé dans les revues spirites de 1889 et de 1890 ; les personnes qui s'intéressent à cette œuvre pourront écrire à Sidi-Bel Abbès, où je resterai jusqu'au mois d'avril ; ajoutez un timbre pour la réponse.

Dans toutes les villes fréquentées, il devrait y avoir un lieu de ralliement pour les spi-

rites ; ils y vivraient de cette existence fraternelle qui repose si bien l'âme et le corps ! Que les journaux de notre doctrine le répètent en engageant les spirites qui habitent des climats tempérés en hiver, et ceux qui habitent les montagnes ou les bords de la mer, à se mettre en mesure de recevoir nos frères qui voyagent ; ils réussiront certainement car c'est la voie du bien et de la prévoyance.

Puis ce serait un excellent moyen de propagande. Allons, Spirites, un bon mouvement et de la ferme volonté ! Les Esprits qui vous inspirent vous assisteront et vous guideront.

Ce 4 novembre 1891. Antoinette BOURDIN,
à l'Ecole du quartier Sud Sidi-Bel-Abbès (Algérie).

LIGUE DE L'ESPRIT NOUVEAU

Les destinées de l'homme d'après les lois de la nature, par Dismier.

Cet ouvrage, précédé d'un autre « Ce qui arrivera », est écrit par un penseur éminent et un républicain convaincu. Il intéresse essentiellement notre chère doctrine, ainsi que le démontrera une analyse succincte de cette œuvre.

L'humanité, partie de bien bas, mais vouée au progrès indéfini socialement et individuellement, a traversé bien des vicissitudes douloureuses avant d'arriver à l'aurore de temps nouveaux et marquant une étape bien déterminée dans le progrès. Ces temps nouveaux sont ceux de ces grands philosophes du XVIII^e siècle, qui furent les précurseurs et les inspirateurs des députés de la première Assemblée nationale de 1889, et ensuite de nos Pères de la Convention nationale qui eurent l'énergie et l'audace, en brisant toutes résistances intéressées, de faire entrer dans nos lois et dans nos mœurs ces réformes se résumant en une belle devise bien connue : liberté, égalité, fraternité. Mais, dit avec raison l'auteur, si la démocratie a triomphé aujourd'hui en France, et si elle est appelée à triompher peu à peu et à son heure dans chacun des pays d'Europe, son œuvre resterait parfaitement stérile et pourrait même aboutir à une anarchie sociale, si ces trois grandes idées ne restaient qu'à l'état de belle devise inscrite au fronton de nos monuments publics. Il en serait ainsi fatalement si le matérialisme et le positivisme continuaient d'être enseignés presque officiellement dans les écoles publiques de notre nation. Les idées de la démocratie impliquent en effet des droits, mais aussi des devoirs et une abnégation civique. Comment l'obtenir sans une sanction bien autre que celle de lois et de répressions aussi inutiles les unes que les autres dans ce cas. Cette sanction se trouve-t-elle dans ces religions qui enseignent bien l'immortalité de l'âme, mais en imposant les croyances qui font rejeter par beaucoup tous leurs enseignements. Comment faire accepter à chacun les différences de conditions, de rangs, de classes, de fortunes ? A notre époque éclairée, les déshérités font entendre de plus en plus haut d'impérieuses réclamations, et exigent tous une bonne place au banquet de cette vie terrestre, crue généralement être la seule et unique manifestation de vie à accomplir. Il faut donc arriver forcément, si on veut que le progrès et l'amélioration de tous ne restent pas lettre morte, non seulement à enseigner, mais encore à démontrer la persistance du moi avant et après cette existence actuelle ; en d'autres termes à établir clairemen

l'immortalité de l'âme humaine. Chacun raisonnera alors, sachant occuper dans chacune de ses existences vouées au progrès indéfini, la condition que lui assigne la somme de ses connaissances acquises jusqu'à son existence actuelle. Il saura ainsi ce qu'il aura à faire dans son intérêt propre, et par suite dans celui de tous : l'individu et la société dont il fait partie étant solidaires pour arriver à la plus grande somme de progrès et d'amélioration compatibles avec l'état de notre globe. A ce moment de sa thèse, l'auteur nous intéresse spécialement : en effet il indique le moyen d'arriver à la certitude de cette « persistance du moi », c'est à-dire à celle de l'immortalité de l'âme, par l'étude attentive et raisonnée des phénomènes qu'il appelle extra-naturels, et que nous appelons, nous, phénomènes spirites. Il félicite les savants qui ont ouvert cette voie ; y convie les autres et déclare bien espérer que ce ^{xx}^e siècle qui va commencer bientôt, démontrera et verra enseigner dans toutes les écoles ces sublimes et inéluctables vérités.

Dans une société dont un très grand nombre de membres possèdera ces connaissances, toutes les idées grandes et généreuses qui sont la devise de la démocratie moderne trouveront naturellement leur application pratique et transformeront singulièrement, en l'améliorant, l'état de choses actuel. Ainsi arriveront à être réglées sans coups de force ni guerres civiles, toutes ces questions sociales irritantes à l'ordre du jour présentement et auxquelles il faudra bien, tôt ou tard, donner une solution juste et équitable. Les adeptes de la doctrine spirite ne peuvent qu'entièrement applaudir aux vraies et généreuses idées exposées par M. Dismier.

Bien des nôtres, et en particulier le maître vénéré de beaucoup d'entre nous (1) (et j'en particulier de celui qui a l'honneur de vous parler), aux travaux laborieux et aux ouvrages duquel nous devons de connaître ce que nous savons, ont écrit des pages remarquables et vibrantes d'émotion, pour exposer les radicales transformations politiques et sociales que nos croyances philosophiques de l'âme immortelle et de la pluralité de ses existences doivent forcément amener dans l'avenir de l'humanité. Capitaine BOUTE.

SOCIÉTÉ DE RECHERCHES PSYCHIQUES

Traduit du Banner of Light. Boston, 2 mai 1891, par Henry Lacroix : « On a fait, depuis plusieurs années, de grands efforts pour établir en ce pays une Société américaine pour les « Recherches Psychiques », semblable à celle qui existe dans la Grande-Bretagne ; un Anglais, M. Hodgson, fut envoyé à Boston pour servir les intérêts de cette cause ; plusieurs Américains d'un esprit superficiel en firent partie. Après bien des efforts pour attirer les membres payants, on ne réussit à rien à cause du manque de connaissance des forces psychiques, et cette déclaration qu'on ne voulait rien avoir à faire avec les médiums, ceci étant au-dessous de la dignité des membres de la Société.

« La Société fit paraître une petite brochure, d'un caractère bien faible, sur les « Songes, les maisons hantées, les hallucinations », et si superficielle, si ridicule, que la presse quotidienne en fit des gorges chaudes.

« L'agent de la Société anglaise, s'occupe actuellement, d'organiser une succursale à New-York, avec les noms des professeurs du collège comme directeurs, ainsi qu'on le fit à Boston et comme si le public pouvait se laisser prendre à cette amorce.

(1) J'ai nommé Allan Kardec.

« Comme ces gens-là ont fait fi des spiritualistes américains qui ont étudié le sujet pendant bien des années, pour arriver à des résultats bien définis, nous recommandons aux spiritualistes de New-York de se tenir sur leurs gardes, de ne pas être attirés dans les mailles de ces scientifiques présomptueux qui croient « tout savoir », quand, de fait, ils conçoivent très peu et mal le sujet qu'ils cherchent à élucider.

« L'Université de Harvard entreprit, aussi, en 1857, de mettre de côté les médiums avec l'idée qu'eux seuls — les quasi-scientifiques — pouvaient approfondir l'occultisme; ils échouèrent après deux années de bataille contre les Spiritualistes. Leur rapport promis si souvent est encore attendu. Ainsi en fut-il avec la commission Seybert, de Philadelphie, malgré les milliers de dollars qu'elle avait à sa disposition!!!

« L'investigation de ces savants n'a abouti, jusqu'à présent, qu'à de misérables chutes, pour la raison qu'ils ont méprisé les médiums que les spiritualistes leur envoyaient; leur bigoterie religieuse fermait les portes du vestibule de l'occultisme. »

NECROLOGIE

M. J. P. Jacques METTEN, chevalier de la Légion d'honneur, ancien correspondant d'Allan Kardec, qui avait épousé Mme Vve Bablin, est décédé à l'âge de 62 ans; l'enterrement était spirite; sur la tombe, MM. Fabre et Leymarie ont rappelé l'existence de cet homme de bien et rendu hommage à ses croyances; une assistance nombreuse et recueillie donnait une preuve de sympathie à la famille Bablin.

M. PERONNEAUD-BARBOT, spirite de la première heure et ami d'Allan Kardec, est décédé le 30 octobre, à Bellaire, Charente-Inférieure: nos amis MM. Bouyer et Guiet Théodore, entourés de tous les spirites de la région, lui ont fait un enterrement spirite; ils ont rappelé le courage et les hautes vertus de cet honnête homme; Mme Peronneaud et son fils, tous deux dévoués à la cause, assistaient à la cérémonie et la foule respectueuse écoutait la bonne parole de vérité.

Nous avons connu M. Peronneaud-Barbot, aux séances de quinzaine chez le médium guérisseur Bouyer, à Figers, près Pons; très âgé, notre frère Peronneaud, pour assister à la réunion, faisait quinze kilomètres à pied; nous constatons non seulement son énergie physique mais aussi sa haute raison basée sur la logique.

A sa veuve, à son fils, toute notre sympathie. Ayons la meilleure pensée pour ces morts amis.

ERRATUM : A la page 483, *Revue* de novembre 1891, ligne 28, lire *prime jeunesse* au lieu de *rieuse*.

Page 484, 17^e lignes, lire *soit* au lieu de *soient*, et ligne 36, lire *cet* aparté et non *cette*.